

**Le Temps des Fêtes de Berthier-en-Haut
à L'Assomption en passant par Bayolle et Joliette**

Léo-Paul Desrosiers

Le Jour de l'An à Berthier-en-Haut au début du 20e siècle

Suivi de:

Les Avents, Les petits Jésus et Le Jour de l'An,

par Michèle Le Normand

Noël en 1921 à Sainte-Élisabeth, par Georges Olivier

**Le Jour de l'An chez grand-père Roch, par Réjean Olivier
et Traditions d'antan avec photos des familles Olivier dit Lavictoire,
Roch dit Fuseau ainsi que Jetté et Pelletier**



**Morris, Kathleen Moir « Après la grand-messe, Berthier-en-Haut » 1927.
Musée des beaux-arts de Montréal.**

Édité par Réjean Olivier

**Joliette
Édition privée
2014**



**Le Temps des Fêtes de Berthier-en-Haut
à L'Assomption en passant par Bayolle et Joliette**

Léo-Paul Desrosiers

Le Jour de l'An à Berthier-en-Haut au début du 20e siècle

Suivi de:

**Les Avents, Les petits Jésus et Le Jour de l'An,
par Michèle Le Normand**

Noël en 1921 à Sainte-Élisabeth, par Georges Olivier

**Le Jour de l'An chez grand-père Roch, par Réjean Olivier
et Traditions d'antan avec photos des familles Olivier dit Lavictoire,
Roch dit Fuseau ainsi que Jetté et Pelletier**

**Le Temps des Fêtes de Berthier-en-Haut
à L'Assomption en passant par Bayolle et Joliette**

Léo-Paul Desrosiers

Le Jour de l'An à Berthier-en-Haut au début du 20e siècle

Suivi de:

Les Avents, Les petits Jésus et Le Jour de l'An,

par Michèle Le Normand

Noël en 1921 à Sainte-Élisabeth, par Georges Olivier

**Le Jour de l'An chez grand-père Roch, par Réjean Olivier
et Traditions d'antan avec photos des familles Olivier dit Lavictoire,
Roch dit Fuseau ainsi que Jetté et Pelletier**



Le Temps des Fêtes (Lise Auger)

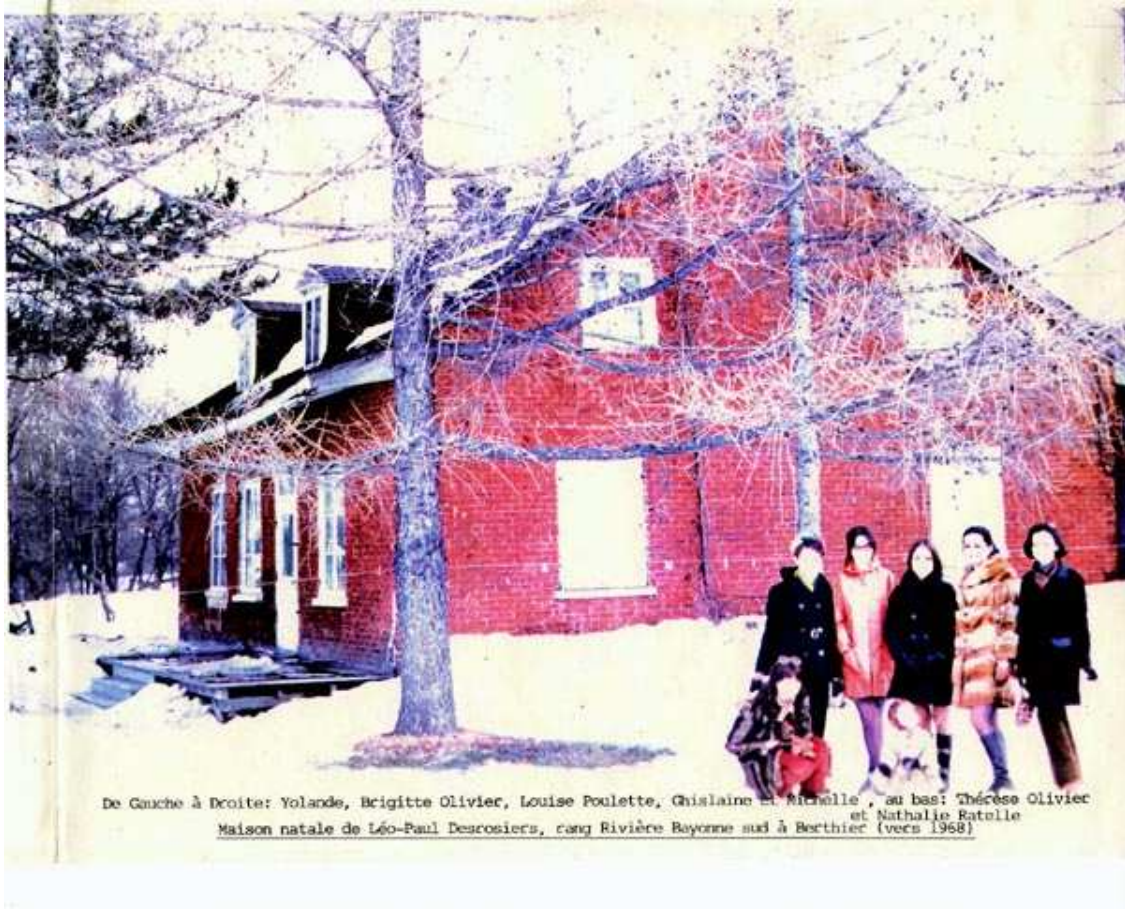
**Joliette
Édition privée
2014**



Dépôt légal : 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives nationales du Canada
ISBN : 978-2-924448-22-9
Collection Œuvres bibliophiliques de Lanaudière, 167



Dessus du piano chez Brigitte Olivier et Jean-Luc Asselin. Aquarelles de Jean-Luc.



Devant la maison ancestrale des Desrosiers à Berthier-en-Haut vers 1968 alors qu'elle était abandonnée. De gauche à droite : Yolande Pelletier, épouse de Réjean, Brigitte, Louise Poulette, Ghislaine, Michelle et à l'avant Thérèse et Nathalie Ratelle. (Photo : Réjean Olivier)

« La vieille maison, le vieux nid. Si elle n'avait pas été là, toujours ouverte, pour les accueillir et les réunir, où les enfants se seraient-ils rencontrés, connus et aimés? »

Dédicace

Aux petits-enfants de Léo-Paul Desrosiers, Régine, Sylvie et François que je connais un peu et à toute la Famille Le Normand-Desrosiers, en amitié familiale,

**Aux Familles apparentées Roch et Olivier ainsi que Jetté et Pelletier,
Aux Berthelais, Assomptionnistes et Bayollais ainsi qu'à tous les Lanaudois.**

Le Temps des Fêtes de Berthier-en-Haut à L'Assomption en passant par Bayolle et Joliette

Pour expliciter le titre, Léo-Paul Desrosiers est natif de Berthier-en-Haut, aujourd'hui Berthierville et son épouse Michèle Le Normand, de L'Assomption; mon père et moi, de Sainte-Élisabeth (surnommée Bayolle) et mes enfants, de Joliette.



Grand-père Réjean avec Charles Olivier, l'aîné de ses petits-enfants.



**L'Estudiant, 1948.
Nativité, par Maximilien Boucher**

Hommage de la Famille Pelletier Olivier



**La bénédiction paternelle chez les Pelletier Olivier de Joliette en 2011
Romy, Sébastien, Stéphane et Raphaël Olivier, Yolande Pelletier Olivier, Charles
Olivier, Isabelle Miller, Réjean Olivier, Alexandre Olivier, Vincent Pelsser et
Chantal Olivier Pelsser.**

« La famille de chacun de ses enfants prendrait racine sur le coin de sol où elle se trouverait. Les nombreuses branches ne se connaîtraient plus. »

Léo-Paul Desrosiers



Le Jour de l'An à Berthier-en-Haut au début du 20e siècle¹

Par Léo-Paul Desrosiers



Photo : André Larose

¹ Desrosiers, Léo-Paul, 1896-1967, *Le Livre des mystères*. Montréal, Éditions du Devoir, 1936. - « Marie », pp. : 7-36.

De froid, l'enfant s'éveilla malgré les couvertures de laine. Alors, il s'éleva dans la chambre noire, enfila ses vêtements, chercha à tâtons les premières marches de l'escalier. En bas, un peu d'aube terne se plaquait aux vitres d'une fenêtre, et des clartés dansantes s'échappaient de la petite porte du poêle.

Sans bruit, il s'approcha de la chaleur. Dernier né d'une famille de quatorze enfants, il n'avait jamais possédé beaucoup de vitalité. À peine avait-il atteint deux ans que ses os, devenus malléables, avaient soudain commencé de s'infléchir. Après être resté couché sur le dos, dans la fougère, pendant des années, avoir porté des éclisses aux bras et aux jambes, il s'était un peu rétabli.

Mais encore aujourd'hui, il était malingre, sujet à de continuelles bronchites et à des fièvres blanches. Chaque soir, après s'être endormi, il avait un rêve, presque toujours le même : seul, tout petit, debout, en robe de nuit, des boules de fer luisantes et hautes comme des montagnes tournaient et ronflaient autour de lui comme des toupies entre les murailles d'acier; afin de les éviter, il courait ici et là dans une mortelle frayeur.

Il se réveillait tout de suite. Il se levait, il marchait, il écoutait les voix qui venaient d'en bas. Mais son rêve ne se dissipait point. Sa mère, entendant ses pas, disait :

- Charles, c'est toi ?

- Oui, maman.

Elle montait, il se jetait dans ses bras. Aussitôt, elle entraînait avec lui dans la ronde des boules menaçantes.

- Maman! Maman! Criait-il, halluciné, fais attention!

Il se cramponnait à elle, ses doigts lui déchiraient les épaules. Elle le serrait contre elle, il répondait à ses questions. Mais toujours les boules lisses roulaient, roulaient autour d'eux à une vitesse folle. En même temps qu'il subissait le cauchemar, il avait conscience du cauchemar. Et de toute la force de son petit corps tordu, il tentait de s'en dépêtrer; et il avait l'angoisse de cette lutte qui durait à n'en plus finir, de ce délire qui collait à son âme comme de la glu.



Les parents de Léo-Paul Desrosiers, Louis, fils de Vincent et Marie Olivier, fille de Maxime.

Près du poêle, il se ranima à la douce flamme que son père avait allumée en se levant. Élise, sa tante, revint de l'étable; elle éteignit le fanal au globe si fumeux qu'il en paraissait noir. Après avoir enlevé un vieux manteau, elle souleva péniblement le seau et commença de verser le lait écumeux, à travers le couloir, dans les cinq terrines alignées sur le rebord de la longue table. Mais elle entendit un bruit, s'arrêta, jeta les yeux avec précaution autour d'elle : un petit carré de ténèbres dans le plancher indiquait que la trappe de la cave était ouverte. Hésitante, elle s'approcha, puis cria :

- Marie, est-ce vous?

Elle entendit encore quelqu'un remuer des pots et refermer des couvercles.

- Oui, c'est moi.

Une lumière parut, venant des profondeurs souterraines.

- Prends la lampe, veux-tu?

Et Marie posait sur le plancher, montant chaque fois un échelon ou deux, des seaux de pommes de terre, un plat de cornichons salés, du céleri, des carottes.

- Veux-tu une pomme, mon petit Charles?

Il mordit dans le fruit juteux et froid.

Puis elle dit :

- Nous n'avons pas de temps à perdre maintenant.

D'ordinaire, elle ne dirigeait plus la maison que de loin; mais aujourd'hui, elle prenait la situation en mains. Elle sortit de la cuisine d'été, laissant la porte ouverte malgré le froid âpre. À plusieurs reprises, elle revint avec des chaudrons de fer, de petites meules de lait glacé, des sacs.

Son mari entra. Il vidait un plein canard d'eau bouillante sur la moulée lorsqu'il aperçut tout ce remue-ménage autour de lui.



Maison natale de Léo-Paul Desrosiers à Berthier-en-Haut aujourd'hui démolie.

- Bon! La vieille va mettre la maison à l'envers.

Après le déjeuner, Marie approcha une chaise d'une large armoire qui montait jusqu'au plafond dans l'angle de la pièce, grimpa dessus, assujettit ses lunettes. Là-haut, sur la dernière tablette, elle fourragea entre des liasses de lettres, des flacons, le lourd passe-carreau. Parfois la curiosité l'emportait.

- Charles, veux-tu me lire ce papier?

Charles commençait la lecture.

- Oui, oui, je me rappelle maintenant.

Elle se penchait pour déposer sur la table toutes sortes d'objets hétéroclites : un sas, un coupe-pâte, des saucières, des boîtes d'épices, puis un cahier ancien.

Près de la fenêtre, elle lisait elle-même.

- Oui, c'est le bon : beignes, biscuits à la fécule de maïs, tarte aux œufs ou à la muscade, gâteau à la fayette...

Elle lisait les titres des antiques recettes qui gouvernaient depuis longtemps dans la famille les maîtresses de maison.

Elle se leva près de la fenêtre. Et Charles regardait cette vieille femme, pas très grande, trapue, qui montrait peu de cheveux blancs dans sa chevelure noire; il la suivait des yeux lorsqu'elle marchait et que le plancher de l'escalier vibrait parce que tout le poids du corps portait sur les talons; et il était heureux, et il comprenait à mesure chacun de ses sentiments, chacune de ses pensées.

Au-dehors, le soleil luisait de tout son éclat. Si épaisse était la couche de neige qu'elle s'entassait, unie et scintillante, jusqu'à la hauteur des premières vitres; les occupants avaient l'impression que la vieille demeure s'était soudain enfoncée dans le sol. La grande et les hangars semblaient moins élevés parce qu'ils étaient à moitié enterrés eux aussi, que les couloirs qui les reliaient descendaient en pente avant d'atteindre le seuil, et que de gros amas blancs s'enflaient jusqu'au-delà des toits.

En nuages congelés, des vapeurs flottaient aux vitres, du frimas couvrait les branches des arbres.

À quatre heures, lorsque les hommes revinrent des bâtiments, ils trouvèrent la cuisine sens dessus dessous. Sur la petite table, près de l'escalier, un cochon de lait, une dinde, cinq ou six poules, dans des attitudes rigides, dégelait lentement; et sur la grande table, à la lumière de la lampe déjà allumée, s'entassaient le sac de sucre, le sac de farine, des terrines pleines de pommes pelées ou de raisin, des fioles d'essence, des bols de saindoux et de crème, des assiettes de beurre ou d'œufs fouettés.

Les manches roulées, des tabliers protégeant leurs robes, Marie, Élise, sa belle-sœur, Angéline et Esther, ses filles, pétrissaient les pâtes, les étendaient, les découpaient.

- Tu attends une armée? Demanda le père.

Comme Marie ne répondait pas, il dit encore :

- Sous le tas d'avoine, dans le hangar à grains, il y a encore trois quartiers de bœuf gelé et quatre cochons.

Impatentée cette fois, elle se retourna.

- Vous feriez mieux d'entrer du bois : la boîte est vide.

Avait-elle le temps de plaisanter? Absorbée, tendue, l'attention en éveil, elle commandait sa troupe comme un général de division.

- Élise, tu oublies de mettre du sucre. Mais, Angéline, ta pâte est bien trop épaisse! Non, non, Esther, tu as dû mal lire : il ne faut pas tant de saindoux; lis la recette.

Elle pensait à tout, elle ne se trompait pas. Puis elle s'approchait de Charles.

- Tu n'as pas froid?

Pendant qu'elle travaillait et qu'elle parlait, la porte s'ouvrait toute grande d'instant en instant : le froid s'engouffrait dans la pièce chauffée.

Le père et Hyacinthe entraient avec de grosses brassées de bois sec; ils retournaient dehors, ils se chargeaient de nouveau à même les cordes de gros quartiers qui s'entassaient jusqu'au toit du hangar. Et bientôt, la grande boîte sous l'escalier fut comble, le cabaneau aussi, et des bûches s'entassaient encore sous la bavette du poêle.

Brusquement, Marie regarda l'horloge.

- Angéline, prépare le souper.

La vaisselle essuyée, il était à peine six heures.

- Quand le prince arrive-t-il? demanda encore son mari. Maigre, très droit, une grosse moustache blanche cachait son sourire.

- Non, ôte-toi de là. Je chauffe le poêle ce soir; je ne veux pas te voir mettre un quartier de bois, tu m'entends.

Son ton était brusque et ferme. Les hommes savent-ils qu'un fourneau doit être à point avant d'y enfourner les gâteaux et les tartes? Et Marie assénait des coups de tisonnier dans le poêle, sacrifiait de nouvelles bûches, changeait des clés; elle ouvrait la porte de la salle d'en avant pour laisser fuir un surplus de chaleur. Mais quand l'un d'eux passait sous le long tuyau qui formait un large carré au plafond, afin de mieux réchauffer la maison, il sentait l'odeur du vernis brûlé.

- Vieille, tu vas mettre le feu à la maison.

Le lendemain, la bataille reprit de plus belle. Les hommes ne pouvaient entrer sans être aussitôt enrôlés.

- Apporte le tranchet et le hachoir; tiens, voici la viande.

Et avant qu'ils n'en sussent rien, avec des gestes maladroits, ils frappaient à coups redoublés sur les viandes juteuses.

Maniant délicatement les flammes des chandelles, les femmes grillaient avec prudence les plumes qui pouvaient rester aux ailes des poules et des dindes, les poils que leurs yeux devinaient encore aux pattes des cochons ou à la couenne du lard.

Elles lavaient, elles emplissaient de farce, cousaient; des ragoûts cuisaient dans un parfum d'épices, des tourtières se doraien dans le fourneau, des saucisses s'enflaient, presque blanches, des boulettes de viande s'arrondissaient dans les mains, des rôtis de porc frais sortaient des chaudrons de fer.

Toute la soirée fut réservée aux beignes. Une fois la pâte étendue, découpée en petits carrés fendus de trois lignes parallèles dans le milieu, Marie versa le saindoux dans le poêlon de fer si long et si épais qu'une femme pouvait à peine le soulever. Puis, du bout de la longue fourchette, elle piquait chaque beigne et le laissait tomber dans la graisse bouillante. Après un plongeon, ils revenaient à la surface, dorés, renflés, légers. À la lumière de la lampe que Charles élevait à côté d'elle, elle les examinait, y goûtait avec une attention concentrée, en offrait un, tout chaud, à son fils silencieux.

Angéline et Esther prenaient les plats remplis. Elles les transportaient dans le salon du fond qui n'était presque jamais ouvert; une lampe posée à même le plancher éclairait d'en bas, vaguement, des manteaux et des pardessus accrochés au mur, des chapeaux d'homme et de femmes accumulés sur une armoire, une petite table recouverte d'un tapis rouge, et, au mur, des portraits si anciens que les deux jeunes filles de savaient pas qui ils représentaient.

Elles rangèrent les beignes sur les journaux étendus autour de la lampe; et quand le dernier fut tiré du poêlon, elles dirent :

- Un peu plus de dix-huit douzaines, maman.

- C'est une de plus que l'an passé.

Le lendemain, c'était la veille du Premier de l'an. Planchers à laver, pommes de terre à éplucher, cornichons et petits oignons à mettre dans le vinaigre, lits à garnir de draps et de couvertures, que de tâches diverses! Et Hyacinthe commença de voyager entre la vieille maison et celle du fils aîné, Amable, qui demeurait trois arpents plus loin.

- Dis à Élisabeth que j'ai besoin de son grand plat de granit; tu m'apporteras une douzaine de couteaux et de fourchettes; je voudrais aussi son plateau pour les gâteaux.

Après le dîner, Marie remit les lettres qu'elle avait reçues en réponse à ses invitations.

- Maintenant, il ne faut pas que tu oublies, Hyacinthe, Vincent, Joseph et Cécile arrivent par le train de quatre heures; à cinq heures et demie, c'est

Alphonse. Eustache dit de ne pas s'occuper de lui : il ne sait pas encore s'il viendra; il n'a pu arranger ses affaires.

Les lettres entre les mains, Marie songeait.

- Je le sais, Eustache viendra s'il le peut. Nous ne connaissons pas sa femme.

Hyacinthe partit dans la grande carriole. Il attacha le cheval à un poteau, entre deux attelages. Des falots rouges, des falots verts brillaient déjà dans l'obscurité commençante. Il entra dans la petite gare sombre où des hommes, des femmes vêtues d'épais manteaux de fourrure ou d'étoffe se chauffaient près d'une petite fournaise, en silence. Soudain, la pièce devint plus claire : c'était le long jet de la lumière du train. Ils sortirent tous en hâte, et sur les deux rails, lignes noires qui couraient sur la blancheur de la plaine, le long convoi bondé arriva de la ville lointaine dans un nuage de vapeurs et de frimas. Haletante, la locomotive géante passa d'abord à toute vitesse comme si elle ne voulait point s'arrêter; puis ils ralentirent peu à peu et s'immobilisèrent enfin, les wagons éclairés, longues maisons ambulantes surchauffées, pleines de femmes en toilette claire, d'enfants excités, le nez écrasé sur les vitres, d'hommes impassibles qui lisaient les journaux. Des voyageurs montèrent, d'autres descendirent dans le froid vif, des employés coururent, les fanaux au bout du bras. Puis, tout de suite, le train se remit à glisser doucement, sans effort, et se perdit vite dans la nuit.

Chaque fois, Hyacinthe ramenait une voiture bien pleine. De loin, les visiteurs reconnaissaient la maison basse, les arbres enfoncés jusqu'à mi-corps dans la neige; en passant leurs regards plongeaient de haut en bas dans la cuisine d'hiver éclairée par la lampe. Et maintenant, Marie et la vieille maison étaient prêtes. Entre les catalognes aux couleurs vives, le plancher jaune luisait; la lumière jouait dans la blancheur des rideaux, sur les couvre-lits neufs, sur le poêle astiqué avec soin.



Soudain, la pièce devint plus claire : c'était le long jet de la lumière du train.

Marie avait tout ordonné... Le lendemain, à la première heure, deux carrioles chargées de neuf personnes partaient pour la messe basse. Le trajet était assez long : cinq milles à peu près. Dans l'obscurité lente à se dissiper, les cloches semblaient gelées, car les sons sans éclats, sourds, tombaient au pied des clochers. Il fallait fouetter le cheval, car ceux de la ville, dans leurs pardessus trop minces, avec leurs chapeaux sur le dessus de la tête, frissonnaient dans le grand vent de la campagne, qui venaient de si lointaines distances.

De retour, après la prière en commun, Angéline demande la bénédiction du père. Et chacun se souhaita une bonne année. Ce fut une longue affaire. Marie n'en finissait pas. Elle s'arrêtait à chacun de ses enfants; elle réfléchissait, elle hésitait à former un vœu spécial pour chacun.

Quelquefois, elle parlait à l'oreille. Quand elle arriva à Charles, elle saisit les deux bras maigres; puis elle voulut lui parler, et elle ne le put pas. Ses lèvres remuèrent un peu, une grimace se dessina tout de suite, les yeux s'emplirent d'eau. Et lui la regardait avec des regards tristes, tout remué d'un désespoir doux. L'infirmité de son pauvre enfant la maintenait dans un état d'émotivité perpétuel; le moindre incident lui tirait maintenant des larmes; sa sensibilité avivée, elle n'était plus que douceur, que pitié, et son cœur débordait, au moindre choc, d'un flot d'amour qu'elle n'avait jamais connu.

« Bonne et heureuse année, santé, bonheur. » Mais comment s'attarder? Le déjeuner attendait, deux voitures devant partir pour la grand'messe dans la joie des grelots secoués. Sous son assiette, elle trouva une lettre qu'elle cacha vivement dans son tablier. Qu'avait-elle besoin de voir? Elle venait de son petit infirme; et Marie la lut à loisir dans sa chambre, un mouchoir sur les yeux, des sanglots dans la gorge. Oui, ils s'aimaient bien.

Après le dîner, vers trois heures, les autres commencèrent d'arriver. Ils arrivaient en carriole, ceux-là, des campagnes et des villages environnants, après avoir franchi quelques milles ou quelques lieues. Ils n'en finissaient plus de se désemmailloter, en entrant, de dérouler des nuages, des châles de laine rugueuse, d'enlever des bas, des casques de fourrure, des gilets, des mitaines; à mesure, ils se sentaient devenir plus légers, plus libres de leurs mouvements.

À chaque arrivée, les vœux et les embrassades recommençaient. Il y avait Lucienne, mariée, résidant à Bayonne, qui était venue avec son mari et des enfants; Lucia, de Saint-Cuthbert; Bernadette, de l'île du Pads; Blanche, du Petit Bois d'Autray; puis Amable, Onésime, Oscar. On ne se comptait plus; la vieille maison était pleine à craquer; la cuisine d'hiver débordait dans la salle, la salle dans le salon. Marie avait aussi allumé un feu dans la cuisine d'été; les enfants s'étaient emparés de la pièce dépouillée de ses meubles et ils y jouaient avec bruit. On descendait des chaises des chambres d'en haut. Puis l'écurie regorgeait de chevaux; il avait même fallu en mener chez Amable et les voitures, faute de place, restaient sous la neige qui avait recommencé à tomber.

Mais Marie ne perdait pas la tête : elle avait l'habitude. Dans les deux poêles, elle entretenait des feux doux : cochon de lait et volailles rôtaient lentement dans les fourneaux. L'allonge s'ajoutait à la table, les nappes s'étendaient.

Et maintenant le temps était venu de mettre les pommes de terre au feu.

- Eustache ne viendra pas, je suppose, dit Marie à voix basse à son mari.

Son cœur était tout à l'enfant absent.

- Mais je ne sais pas, le train vient de passer.

- Tu aurais dû envoyer une voiture à la gare.

- Oui, nous aurions dû. Mais il y a toujours des cochers.

Et elle jetait les yeux sur la route; et puis elle ouvrait le fourneau et arrosait la dinde.

Et voici qu'une voix cria :

- Maman, une voiture, c'est Eustache.

Elle vit, par la fenêtre, les patins de la carriole. Elle lâcha tout. Déjà, elle était dehors, nu-tête, sans manteau : et son mari la suivait avec un chèle :

- Par ce froid, elle va prendre son coup de mort.

Elle dégagea les voyageurs de la lourde robe de carriole. Sa bru, elle ne la connaissait pas encore : alors, elle l'embrassa d'un regard. Une belle femme certes, jeune, grande et forte; et mieux habillée peut-être que les premières du village.

Ils entrèrent. Que de présentations, que de baisers, que de souhaits; les frères, les sœurs de son mari, les beaux-frères, les belles-sœurs, puis les enfants de tous âges. Mais Jeanne prenait bravement les choses et gardait son assurance.

Marie était retournée à ses occupations près du poêle. Soudain, un silence se fit, et elle leva la tête. La jeune femme, debout, juste au centre d'un large cercle de chaises où s'étaient rassises les grandes personnes, enlevait un dernier gant de peau souple; et les doigts apparurent, puis les ongles recouverts d'émail rouge.

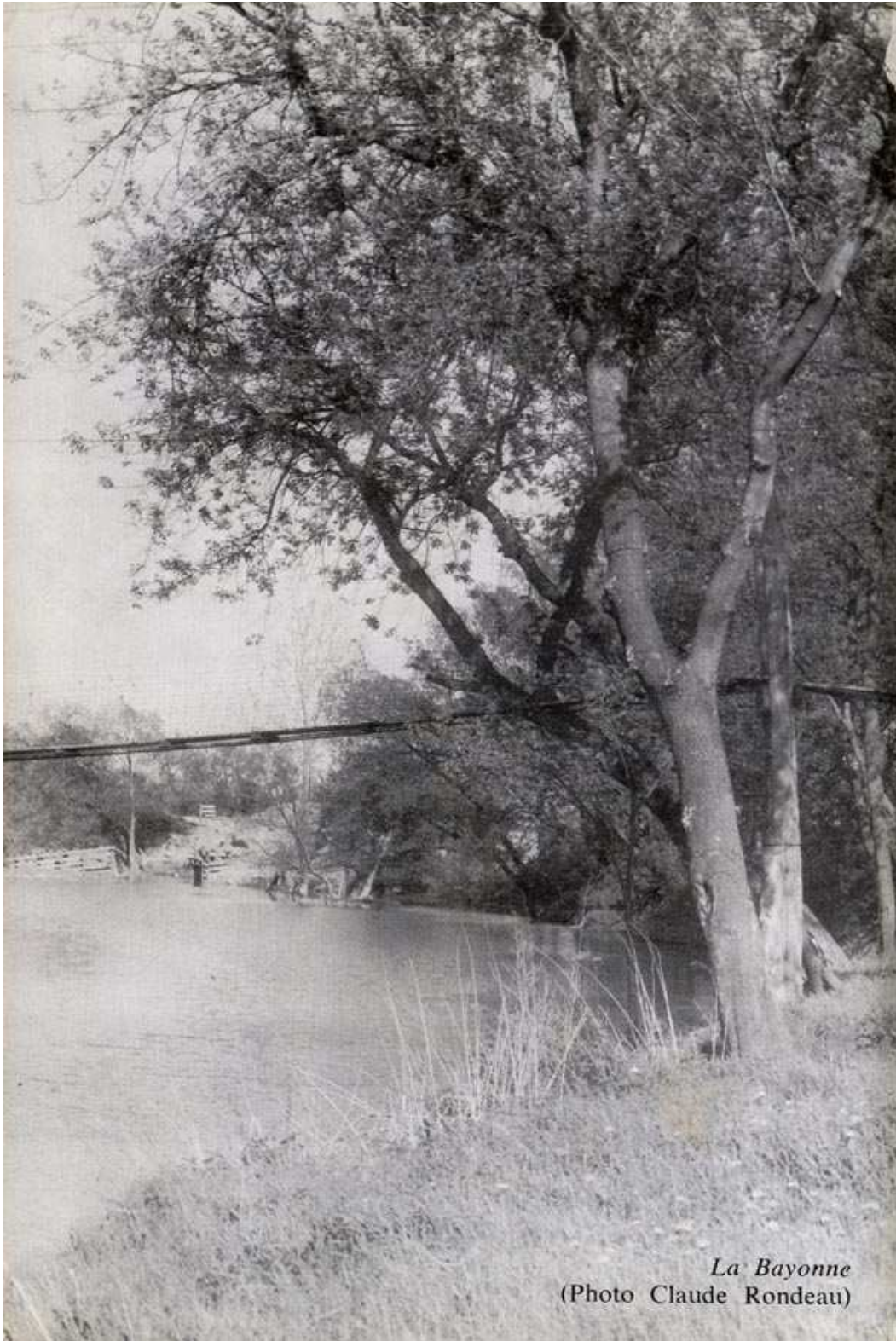
Puis, posément, d'une boîte d'or, elle tira un crayon de rouge; devant le miroir étroit et long penché au-dessus de l'évier, elle dessina ses lèvres d'un trait, écrasa un peu de fard sur ses joues, ajouta un peu de poudre. Tout à coup, elle eut conscience de tous ces yeux furtifs braqués sur elle et de ce demi-silence; un peu troublée, elle s'assit à l'écart sur une chaise restée libre, rejeta en arrière sa tête aux courts cheveux bouclés. Et pour se donner une contenance, elle dit à son mari :
- Donne-moi une cigarette, veux-tu?

Un briquet flamba devant ses yeux, et elle tint sa cigarette entre ses doigts aux ongles éclatants.

La conversation reprit en sourdine, avec effort, mais les enfants passaient, s'arrêtaient et regardaient : « Maman, elle fume une cigarette. » Ils repartaient en folles courses, disparaissaient dans la cuisine d'été, et d'autres revenaient.

Marie s'approcha en hâte d'Angéline qui pilait les pommes de terre dans un grand plat.

- Lave-toi les mains, et va lui parler; non, non, tout de suite dépêche-toi. Angéline avait seize ans. Sa robe de couvent, noire avec ses poignets et un col blanc, rehaussait sa fraîcheur. Elle s'assit à côté de la jeune femme un peu malheureuse.



La Bayonne
(Photo Claude Rondeau)

La rivière Bayonne derrière la maison des Desrosiers...

Au bout d'un quart d'heure, la petite était conquise.

- Maman, elle est fine, vous savez; maman, je vous assure qu'elle est fine. Regardez le beau collier qu'elle m'a apporté.

Mais la maman avait-elle du temps pour ces choses? Il y avait le cochon de lait et la dinde à installer dans les plats; la sauce à vider dans les saucières, les tourtières chaudes à déposer dans les assiettes, les ragoûts dans les grands bols... et tout, et tout...

C'était l'heure de se mettre à table. La jeune femme se leva; et toutes les autres femmes virent combien elles étaient lourdes, pauvrement habillées, sans élégance; et les hommes sentirent que leur barbe était mal rasée, que leurs habits du dimanche les rendaient gourds, que leur chevelure s'emmêlait en broussaille.

Sur ses talons très hauts, Jeanne s'approcha de Marie :

- Je vous ai apporté une pendule; rien de bien chez, vous comprenez...

Et Marie ne savait que devenir, partagée entre tant de sentiments. Austère et rigide, elle regardait ce fard, ce rouge, et se disait à elle-même :

- Où l'a-t-il prise, celle-là, mon Dieu?

L'instant d'après, les remords la prenaient. La jeune femme n'était-elle pas de la famille maintenant? N'avait-elle pas épousé l'un de ses fils? Alors, à aucun prix, il ne fallait qu'elle se sentît méprisée, abandonnée, ou qu'on lui manquât.

Marie aurait pu pleurer. Mais comment en trouver le temps? Il y avait trop à faire. Deux des garçons, Amable et Eustache, dépeçaient, taillaient, emplissaient les assiettes, offraient de tout. Trente grandes personnes, une vingtaine d'enfants mangeaient assis autour de deux tables les mets de cette cuisine franche, saine, grasse, bien assaisonnée. Et ils mastiquaient posément, solidement, en enfants de la terre, ces fils et ces filles de cultivateurs. Les plats et les assiettes se vidaient : une seconde, une troisième portion succédait à la première, et les choses allaient leur cours accoutumé.

Mais la jeune femme avait terminé son repas, il y avait longtemps. Elle avait grignoté un peu de blanc de poulet, une cuillerée de purée de pommes de terre, un cornichon. Marie lui offrait vainement du ragoût de boulettes, de la tourtière. Jeanne n'aimait pas ces mets mis à l'épreuve de plusieurs générations? Ou bien avait-elle l'habitude de mieux encore?

Marie examina Eustache. Pour la première fois, elle remarqua qu'il était habillé avec élégance. Parfois, il regardait sa jeune femme, et un sourire moqueur se dessinait sur ses lèvres. La présence de Jeanne n'était pas un obstacle à la gaieté d'ailleurs. Elle riait avec les autres, elle racontait des histoires.

Et voilà qu'Angéline, qui s'était levée pour aller chercher de l'eau chaude, revenait à la charge en passant près de Marie :

- Maman, maman, je l'aime...

Tout a une fin. Vers dix heures, les piles d'assiettes, les couteaux, les fourchettes, les chaudrons couvraient la table. Esther, Blanche, Cécile commencèrent de laver toute cette vaisselle. Dans ses allées et venues, Marie aperçut encore la jeune femme qui essuyait un plat; puis, un peu plus tard, son linge sur la table, elle arrangeait les cheveux d'Angéline et elle disait :

- Non, je séparerai mes cheveux sur le côté, moi; cela t'irait beaucoup mieux, tu sais.

Marie haussa les épaules : pouvait-on mettre de telles idées dans la tête d'une enfant?

Mais elle était là et tout, jusqu'à la vieille maison, semblait ressentir l'affront de cette présence : sur les planchers, les catalognes avaient moins d'éclat, les planches du mur semblaient plus rugueuses, les rideaux sans finesse.

Quelques moments de paix suivirent le souper. On jouait aux cartes à trois tables différentes. Les hommes causaient des choses des champs : chevaux, bois à couper dans la forêt, prix des produits.

Si l'un des garçons ou l'une des filles émigrés à la ville faisait partie d'un groupe, c'étaient des récits merveilleux : tramways, théâtres, magasins où se pressaient des foules, rues encombrées, inventions nouvelles dont on acceptait l'idée qu'avec un brin d'incrédulité.

Et Marie profitait de cette détente pour aller de l'un à l'autre de ses enfants. C'était son heure. Le bébé était-il bien guéri de sa rougeole, et le mari aurait-il assez d'argent pour rencontrer le paiement du printemps? Comment celui-ci s'arrangeait-il avec son nouveau bourgeois? Et ces autres avaient-ils beaucoup de difficultés à se trouver un nouvel emploi?

Elle interrogeait, interrogeait sans cesse... Puis, la réponse donnée, elle restait longtemps songeuse. Prenait-elle bien le temps de bien placer le renseignement sur une tablette de sa mémoire, afin de le trouver au moment voulu? Ou bien tentait-elle de se représenter ce monde inconnu, jamais visité, où vivaient tant de ses enfants? Et lorsque ceux-ci croyaient son attention partie, elle posait une autre question.

Elle s'informait, s'informait, avec une insatiable curiosité. Puis elle communiquait des nouvelles sur les autres membres de la famille.

Eustache était près d'elle, maintenant. Elle ne pouvait, ni ne voulait l'éviter. Mais que lui dire de sa femme? Eustache, l'un des plus jeunes celui-là, à peine trente-deux ans. Par lettre, après de nombreuses allusions au cours de ses visites antérieures, il avait annoncé qu'il se mariait. Que dire? Il n'était plus à la charge de la famille depuis longtemps. Et ceux qui sont indépendants de moyens n'ont-ils pas le droit de choisir sans intervention? On lui avait envoyé la bénédiction et les cadeaux accoutumés : des couvertures de laine, des oreillers, un lit de plumes dans un solide coutil.

- Eustache, pourquoi ta femme se met-elle tout ce rouge?

- Il faut le lui demander, maman...

- Tu devrais lui parler.

- Maman, vous savez, Jeanne...

Mais il sourit et ne termina pas sa phrase.

- Pauvre maman, tout va bien, ne me plaignez pas trop...

Sa mère l'examinait. Oui, il était habile, celui-là, il surveillait ses affaires, il ferait son chemin... Il devait occuper un bel emploi : peut-être soixante-dix dollars par semaine... Et peut-être mangeait-il certains produits qu'elle cultivait, mais seulement pour les vendre aux avocats et aux médecins du village : des asperges, des petits pois, des aubergines, du céleri? Mais Eustache ne parlait jamais de son existence; et l'on ne pouvait deviner l'état de sa fortune qu'à ses habits, à ses malles, à ses cadeaux.

- Et fumer la cigarette, poursuivait Marie, cela n'est pas bien.

- Faites-lui un bon sermon, maman.

- Viens plus souvent : cet été, par exemple, viens passer tes vacances avec ta femme?

- Oui, peut-être, mais je ramènerai Angéline pour une longue visite.

- Elle est bien jeune, Angéline...

Non, c'était décidé : Évangéline n'irait pas passer un mois avec cette jeune femme aux ongles sanglants.

- Tu ne pourrais pas aider Joseph? Il ne fait pas assez d'argent. Avec tous ses enfants...

- Je verrai, maman, je lui parlerai tout à l'heure...

Et Marie était heureuse : les frères causaient avec les frères ou avec les sœurs; ils formaient des groupes, rappelaient d'anciens souvenirs et riaient de tout cœur; et les cousins et les cousines jouaient ensemble dans la cuisine d'été; et toute la vaste famille était réunie là au complet, une autre fois, dans la chaleur du cœur, sous le toit de la vieille maison, à la lumière douce des lampes allumées partout.

Mais soudain des voix s'élevèrent à l'une des tables :

- Tu aurais dû jouer du cœur...

- Mais non.

Et bientôt se produisit une véritable altercation entre Joseph et le petit Charles. Joseph, qui vivait péniblement à Montréal d'un petit emploi, était brutal et obstiné.

Angéline et la jeune femme descendirent l'escalier. Elles virent passer Marie qui tenait Charles par la taille et qui pleurait.

Mais le monde ne peut pas cesser de tourner pour une querelle. À une heure après minuit, la table se recouvrit de nouveau d'assiettes et de plats. Mais cette fois, il n'y avait que des oranges, des pommes, des gâteaux, des beignes, des tartes, des noix, du raisin sec, des confitures, du sucre à la crème, des biscuits, un petit vin de cassis, du thé, du café. On s'attabla, on mangea encore selon le rite ancien. Mais Marie restait préoccupée; elle ne riait plus. Les enfants s'endormaient, l'entrain tombait un peu. La jeune femme avait bien trouvé de petits bols remplis d'une compote aux pommes recouverte de crème fouettée, et elle mangeait, mangeait. Mais Joseph ne parlait pas à son frère. Cette brouille jetait un froid. Partirait-il sans lui dire au revoir?

Vers trois heures, ceux qui habitaient à de courtes distances s'éloignèrent en voiture. Les enfants se couchèrent. Et dans la maison plus calme, les autres buvaient un peu de bière, fumaient et causaient. Marie souleva le coin du rideau. La nuit rayonnait de blancheur et de clarté; noire, une voiture fuyait là-bas sur la route; des ombres bleues dormaient sur la campagne; et d'autres demeures, d'autres maisons paternelles étaient éclairées comme la sienne, le long de la rivière : les enfants partis étaient revenus pour le jour de l'An, et ils veillaient avec les parents dans le bonheur de l'âme.

Il n'y avait qu'elle peut-être à déplorer cette querelle futile.

Soudain, un bras se glissa autour de la taille alourdie par les ans et les maternités. Elle esquissa un mouvement brusque pour se dégager, car elle avait reconnu ce parfum; puis elle se ravisa.

- Mais vous pleurez, un soir semblable, quand vous avez tous vos enfants autour de vous?

- C'est cette chicane.

- Elle dure encore?

- Oui.

- Oh! Comme les hommes sont bêtes, comme les hommes sont bêtes... Attendez.

Elle se rendit dans l'autre pièce. Elle chuchota à l'oreille de Charles, quelques secondes, puis l'entraîna par la main. Ils revinrent, passèrent près de Joseph.

- Et vous Joseph? dit la jeune femme. Je vous connais à peine. Où habitez-vous? À Montréal. Mais nous irons vous voir, Eustache et moi. Asseyez-vous, Charles, à côté de moi. Vous me donnez une cigarette, Joseph?

Elle parlait, elle parlait, et la vanité de Joseph se gonflait comme un ballon que l'on souffle. Bientôt, ils causèrent tous trois ensemble.

- Et toi, mon petit Charles, que fais-tu durant toutes ces longues journées? Tu lis? Mais je t'enverrai des livres, des piles de livres, tu verras...

L'enfant était heureux, et ses yeux timides se levaient sur cette personne si belle.

- Maman, venez, nous avons de la place pour vous.

Marie étouffait tellement de bonheur qu'elle parlait à peine.

Puis Angéline s'approcha à son tour.

- Maman, laissez-moi m'asseoir près de Jeanne. De nouveau, on sentait les cœurs s'unir dans l'amour, la concorde, la confiance.

Et quand les fenêtres pâlirent, tous ceux qui étaient venus en voiture avaient repris le chemin de leur maison. Quant aux autres, on leur étendait sur les sofas et sur le plancher, près du poêle, des robes de carriole, de vieux matelas et des couvertures de laine.

Dans les lits, on couchait trois par trois. Eustache et sa jeune femme auraient la chambre des étrangers.

Marie monta avec Jeanne. Celle-ci s'assit sur le lit; elle enleva ses souliers, roula ses bas de soie.

- Mais enfin, Jeanne, pourquoi vous mettre ce rouge sur les angles?

La jeune femme riait.

- Belle-maman, vous savez, les hommes sont si bêtes, si bêtes. Il est beau garçon, votre fils; et en ville, il y a des femmes de toute sorte, des femmes élégantes, des femmes fardées et qui fument la cigarette... Mon, votre vils, il n'en trouvera pas de plus jolies que moi; tout son argent y passera auparavant... Et il aura l'orgueil d'être mon mari... Les hommes sont si bêtes, belle-maman : ce soir, si je n'avais pas eu ces ongles rouges, ce fard, vous savez, Joseph, il était fâché pour deux ans au moins...

Lourde, fatiguée, vêtue d'une grosse robe noire à manches longues et à collet haut, Marie regardait sa belle-fille élégante, fine, émergeant de tissus soyeux, aux couleurs vives, venant d'un monde inconnu où régnaient peut-être d'autres principes de morale, d'autres règles de conduite.

- Bonne Maman, je suis jeune, je voudrais du bonheur... En ville, nous avons plus de difficultés à garder nos maris que vous, à la campagne.

Eustache entra, s'assit à côté de sa jeune femme. Et celle-ci l'embrassait, là, devant elle, la vieille maman, sans honte et sans gêne; puis elle se serrait contre lui et sa main jouait dans ses cheveux. Marie détournait la tête sous l'impulsion d'une pudeur paysanne, mais une chaleur passait en son cœur parce que son fils était tant aimé.

- Je lui avais dit avant de partir qu'elle en aurait un vrai succès, maman, avec son émail et son fard... Mais ça lui passera. Alors, nous attendrons Évangéline, cet été.

- Mais oui, je l'aime tant, répétait la jeune femme; elle est si belle...

Marie ne refusait plus. Et Jeanne n'était occupée que de son mari.

- Embrasse-moi, chéri, tu ne m'as pas regardée de toute la journée.

Ses yeux débordaient de ferveur.

Marie redescendit l'escalier, lourdement. Elle réfléchissait, elle réfléchissait. Puis elle dit à son mari :

- Je pense qu'Eustache n'a pas mal trouvé; non, je pense qu'Eustache n'a pas mal trouvé; c'est une bonne nature.

- Eustache! Il est comme son père, celui-là; il sait choisir.

*** * ***

L'un après l'autre, en chemin de fer, en voiture, ils étaient tous repartis; jusqu'à l'an prochain, ils s'étaient de nouveau éparpillés dans la vaste province. Et, ce soir, tous ceux qui habitaient encore la maison s'étaient rendus chez Amable pour la veillée. Marie restait seule dans la vieille maison paternelle isolée, enfoncée dans la neige pour garder son cœur plus chaud, battue par les rafales glaciales et par les vagues du froid.

Marie songeait, assise près du poêle; le canard plein de vapeur chantait; la lampe était basse, basse : de plain-pied avec la fenêtre, l'épaisse couche blanche rutilait sous la lune.

Après l'animation des fêtes, cette paix et ce silence émouvaient par leur étrangeté.

Mystère des choses. Hier encore, lui semblait-il, elle était une jeune fille gaie et pleine de malice; aujourd'hui mère de tous ces enfants, de tous ces petits-enfants, elle s'étonnait de l'aventure. Ceux qui s'étaient établis sur des fermes, dans les alentours, elle les connaissait bien, ils parlaient des mêmes choses qu'elle. Mais les autres? Ils revenaient avec des figures qu'elle reconnaissait à peine, des idées étranges, des goûts nouveaux; ils ne riaient plus des mêmes plaisanteries. S'ils ouvraient la bouche, ils racontaient des histoires surprenantes : on aurait pu les écouter toute la nuit raconter ce monde lointain où ils vivaient, où ils se mouvaient à l'aise.

La vieille maison, le vieux nid. Si elle n'avait pas été là, toujours ouverte, pour les accueillir et les réunir, où les enfants se seraient-ils rencontrés, connus et aimés? Les plus vieux étaient mariés, ils avaient quitté la ferme lorsque les plus jeunes étaient nés. De l'agriculture à la grande bourgeoisie, ils s'étaient éparpillés dans les métiers et les professions. Des filles vivaient à la campagne, d'autres à la ville. Hyacinthe deviendrait médecin; quant à Angéline, avec sa beauté, quel destin serait trop beau pour elle? Ces éléments disparates, il n'y avait que la vieille maison pour les lier en un faisceau!

Puis en temps de malheur, de quel côté tournaient-ils tous encore la tête? Elle était discrète, Marie; mais si elle avait voulu parler! Joseph ne joignait jamais les deux bouts : il avait huit enfants. Souvent, il lançait des appels de détresse. Elle devait accumuler de gros paquets de linge, ou bien clouer des boîtes où elle avait entassé des victuailles de toutes sortes. L'une des filles venait souvent pleurer; l'ivrognerie et les folles dépenses de son mari lui causaient bien des tracas. Puis, sur ces douze ou treize ménages, il y en avait toujours un qui passait par une crise : c'était une maladie grave de l'homme ou de la femme, des épidémies de maladies infantiles, c'était une perte d'emploi ou bien une perte d'argent.

Et tous, garçons ou filles, tôt ou tard, ils écrivaient à la maison des lettres désespérées :

- Maman, priez pour nous, nous ne savons plus que devenir.

Ils se tournaient tous vers elle pour l'implorer, ses pauvres, ses chers enfants. Elle pleurait; toutes leurs peines, toutes leurs misères étaient siennes, et elles formaient un fax si intolérable, si lourd, que son cœur succombait. La nuit, de longues insomnies la tenaient éveillée; quelquefois, elle sanglotait d'impuissance. Prier? Pouvait-elle maintenant autre chose pour ses enfants aux prises avec des monstres qui lui paraissaient si terribles et qui pourtant, avaient un nom bien simple : la vie.

La lampe était basse. Marie regardait le petit Charles qui songeait, lui aussi, les yeux lointains, dans un fauteuil. Bientôt, elle ne serait plus là, son mari ne serait plus là, Élise ne serait plus là. La famille de chacun de ses enfants prendrait racine sur le coin de sol où elle se trouverait. Les nombreuses branches ne se connaîtraient plus.

Dans de vieux albums, parfois, les enfants regarderaient d'antiques portraits; et la mère seule, ou le père, pourrait mettre un nom sur les figures et raconter les existences. Peut-être inscrirait-on un nom pour ne pas oublier? Ainsi le veut la vie qui détruit l'œuvre des mères.

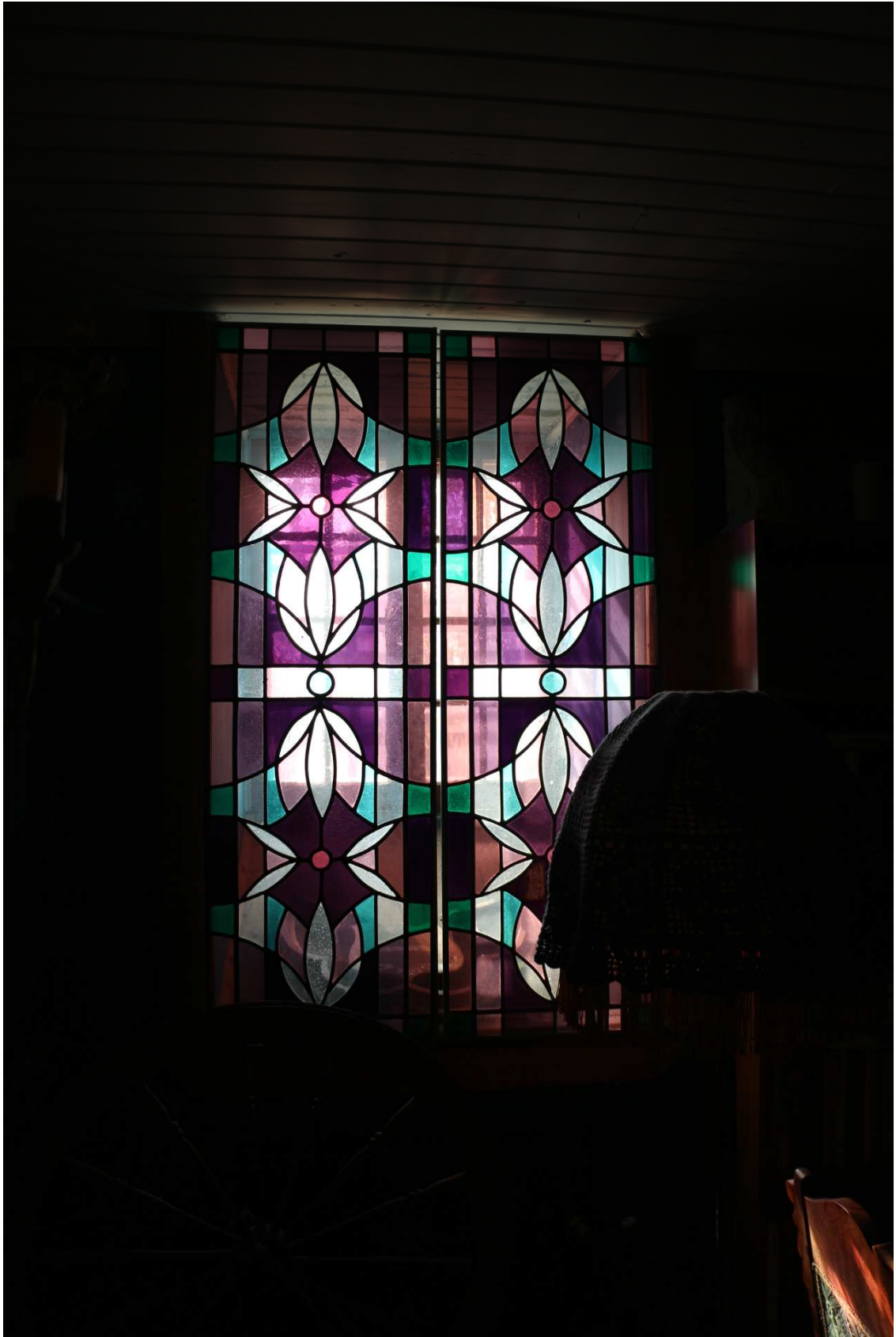


La lampe était basse, basse à mourir; avec sa chaleur, sa pâle lumière douce, avec ses ombres, sa paix inaccoutumée, la vieille maison, au toit lourd de neige, penchait, s'affaissait, presque ensevelie au milieu de la campagne plate, au bord de la rivière.

« Et quand les fenêtres pâlirent... »



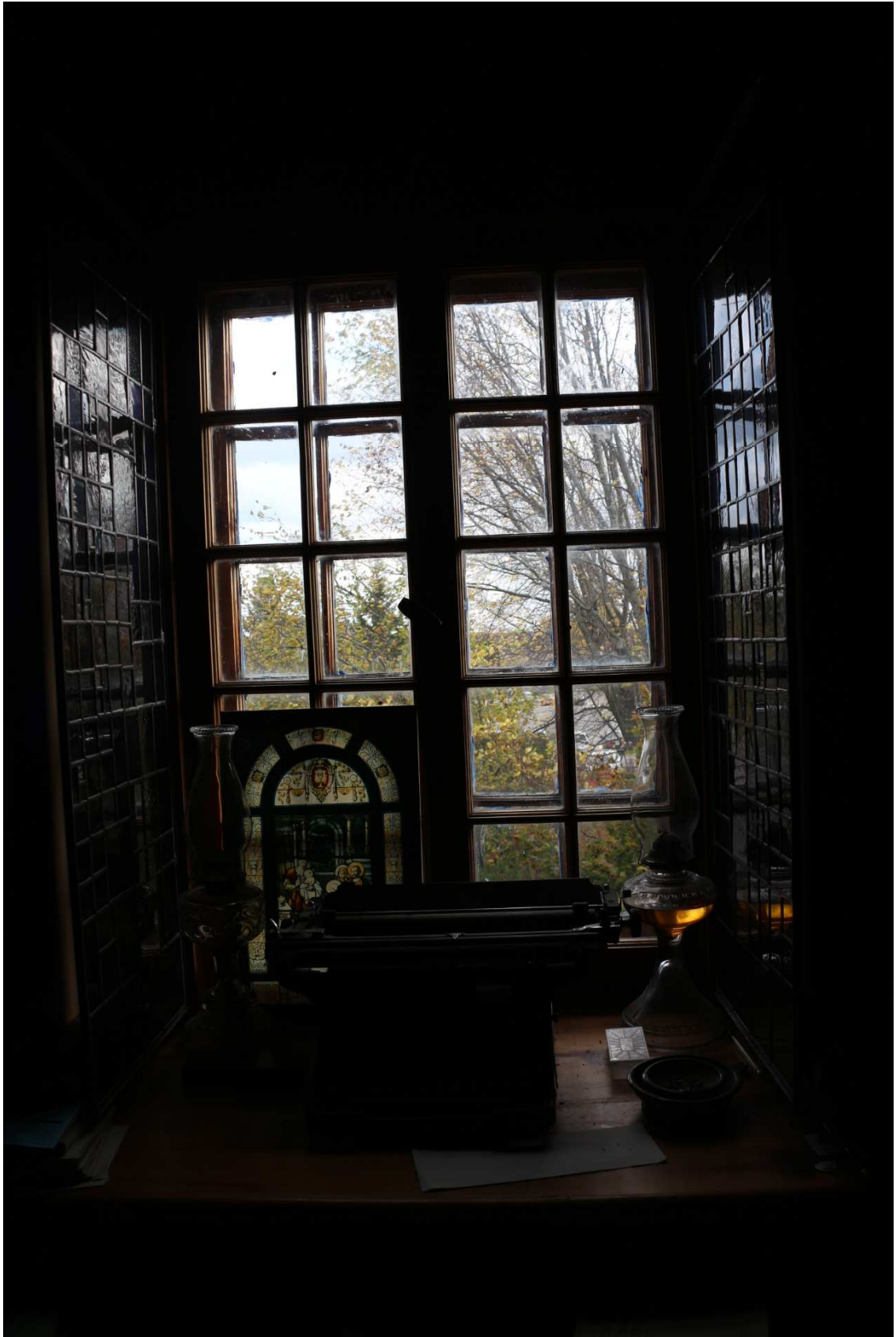








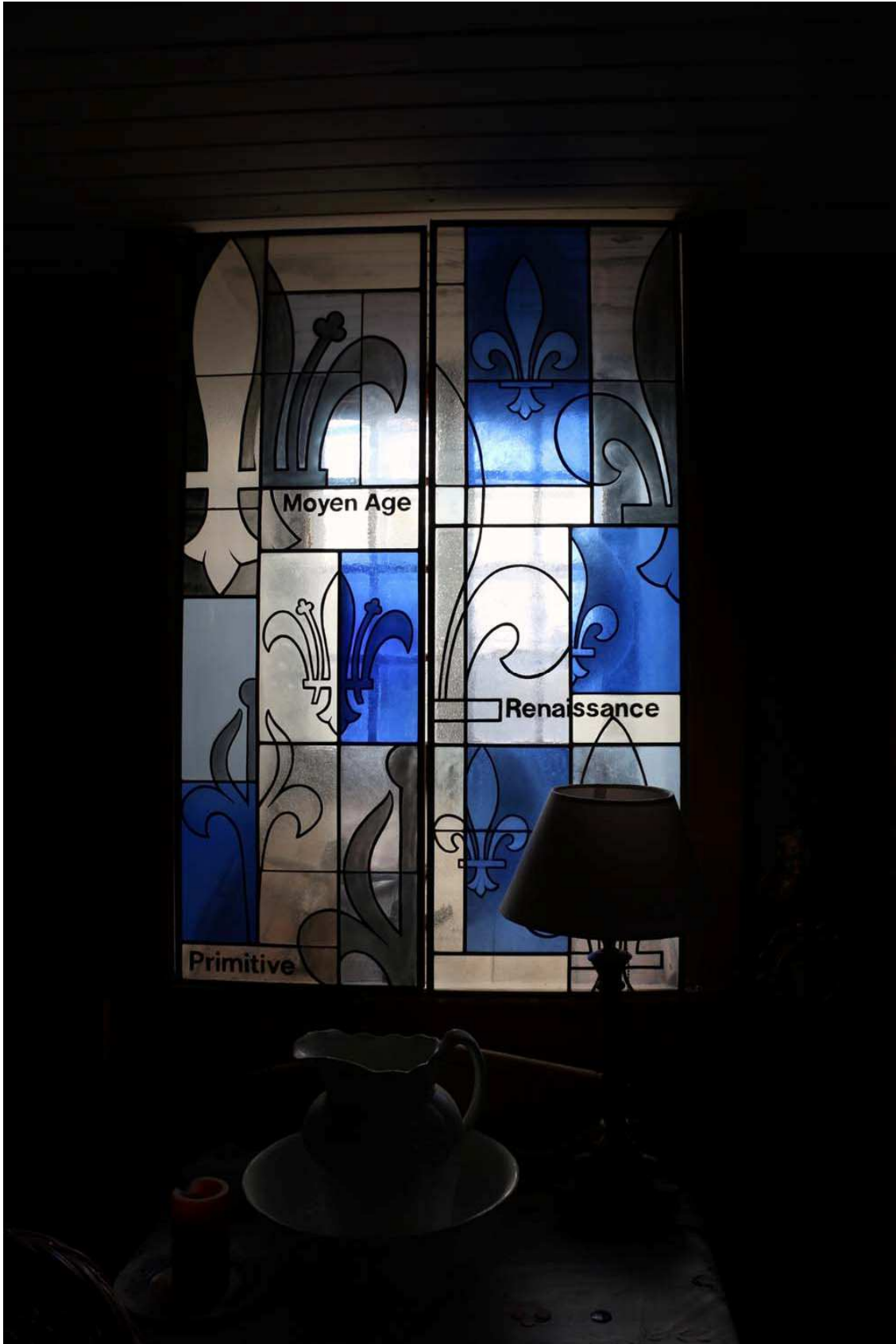














Léo-Paul Desrosiers



Desrosiers, Léo-Paul, écrivain, fonctionnaire (Berthier-en-Haut, QC, 11 avril 1896 - Montréal, 20 avril 1967). Desrosiers, qui a donné un nouveau souffle au roman historique, demeure l'écrivain qui a le mieux manifesté sa fidélité au passé tout en rejetant inconsciemment celui-ci. *Douloureuse*, en effet, est son œuvre, obsédée par le problème de la survivance, par l'incertitude, la méfiance et le ressentiment qui s'incarnent dans plusieurs de ses personnages. Descendant des premiers colons de la vallée du Saint-Laurent, il naît dans une famille de fermiers. Après des études classiques au Séminaire de Joliette, il subit l'influence du nationalisme d'Henri Bourassa et de Lionel Groulx. Il occupe tour à tour les fonctions de journaliste parlementaire pour le journal *Le Devoir*, à Ottawa, de rédacteur du *Hansard* et de conservateur de la bibliothèque municipale de Montréal. Il est membre de la Société des Dix, de la Société royale du Canada et de l'Académie canadienne-française.

Son intérêt pour l'histoire lui inspire des biographies et ses meilleurs romans. Sa plus importante contribution à la littérature est sans contredit *Les Engagés du Grand Portage* (1938; trad. *The Making of Nicolas Montour*, 1978), livre qui évoque l'époque du commerce des fourrures, au début du XIXe siècle. Son roman *L'Ampoule d'or* (1951) mérite d'être lu et relu pour la sobriété et la poésie de son récit.

Réjean Beaudoin

Extrait de *L'Encyclopédie canadienne* :

(Berthier-en-Haut, le 11 avril 1896 - 1967) Écrivain, Léo-Paul Desrosiers fait des études classiques au Séminaire de Joliette et des études de droit à l'Université de Montréal. Il subit à cette époque l'influence de Lionel Groulx. Il commence une carrière de journaliste au Canada, puis au Devoir en 1920, et devient courriériste parlementaire à Ottawa. Il entre ensuite au service civil comme chef adjoint aux journaux français de la Chambre des communes, puis devient, en 1929, conservateur de la Bibliothèque municipale de Montréal qui connut alors, grâce à lui, un grand essor.

Léo-Paul Desrosiers a été récompensé à plusieurs reprises : il a obtenu en 1923 le Prix d'Action intellectuelle; le Prix de l'Académie française pour Nord-Sud en 1931; le Prix Athanase-David en 1936 pour *Les Engagés du Grand Portage*; le Prix Duvernay pour l'ensemble de son œuvre en 1951; la médaille Lorne Pierce pour l'ensemble de son œuvre en 1963. Il a été membre de la Société des écrivains, de la Société des Dix, de la Société historique de Montréal et de l'Académie canadienne-française, dont il est l'un des membres fondateurs.

Par Katia Stockman

<http://www.litterature.org/recherche/ecrivains/desrosiers-leo-paul-171/>

Notice biographique :

Journaliste, romancier et historien. Berthier-en-Haut (Québec), 11 avril 1896 - Montréal (Québec), 19 avril 1967. Fils de Louis Desrosiers (fils de Vincent) et de Marie Olivier; marié à Michelle Le Normand (née Marie-Antoinette Tardif, L'Assomption, 13 juin 1895 - Saint-Sauveur-des-Monts, 1^{er} novembre 1964), le 12 juin 1922; père de Louis, Claude et Michelle. Études au Séminaire de Joliette, baccalauréat ès arts, 1910-1916; Université de Montréal, licence en droit, 1916-1919. Durant ses études, il collabore à *L'Étoile du Nord* de Joliette (1914-1916) et à *L'Action française* de Montréal (1916-1919). Il est ensuite reporter au journal *Le Canada*, puis journaliste au *Devoir* où il signe près de 1900 articles jusqu'en 1927, tantôt comme chroniqueur parlementaire à Ottawa, tantôt comme historien et critique littéraire. En 1928, il quitte le journalisme et devient rédacteur des procès-verbaux de la Chambre des communes, puis traducteur du journal des Débats. En 1941, il quitte Ottawa et occupe le poste de conservateur de la Bibliothèque municipale de Montréal, en même temps qu'il assume la direction de l'École de bibliothécaires.

Collaborateur à *Notre Temps* de 1945 à 1962, il siège aussi au comité de direction de l'Institut d'histoire de l'Amérique française de 1946 à 1967. Retraité de la Bibliothèque municipale en 1953, il se consacre ensuite presque entièrement à l'écriture, à Saint-Sauveur-des-Monts dans les Laurentides, où il s'installe en 1949. Veuf en 1964, il se retire à la Pointe-aux-Trembles, puis à l'hôpital Saint-Charles-Borromée, à Montréal, jusqu'à son décès survenu à l'hôpital Notre-Dame. Membre de la Société historique de Montréal, il est l'auteur de plusieurs ouvrages historiques et de fiction, qu'il produit en alternance à partir de 1922.

Distinctions honorifiques :

Prix d'action intellectuelle (Association catholique de la jeunesse canadienne-française, 1922); médaille de l'Académie française, 1931; prix Athanase-David (Province de Québec, 1938); membre de la Société des dix, 1941; membre de la Société royale du Canada, 1942; membre fondateur de l'Académie canadienne-française, 1944; médaille de la Société historique de Montréal, 1948; prix Duvernay (Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, 1951); médaille Lorne Pierce (Société royale du Canada, 1963).

Publications :

Nord-Sud (roman), 1931; *Le Livre des mystères* (contes et récits), 1936; *Les Engagés du Grand Portage* (roman), 1938; *Commencements* (histoire), 1939; *Les Opiniâtres*, (roman), 1941; *L'Ampoule d'or* (roman), 1951; *Les Dialogues de Marthe et de Marie* (biographie), 1957; *Vous qui passez* (roman), 1958-1960; *Dans le nid d'aiglons, la colombe : vie de Jeanne Le Ber, la recluse* (biographie), 1963; *Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve* (histoire), 1967; *Iroquoisie* (histoire), 1998-1999; nombreux articles parus dans divers journaux et revues, dont *L'Action française*, *Les Cahiers des dix*, *Le Canada français*, *Le Devoir* et *Notre Temps*.

Sources :

Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord / Réginald Hamel, John Hare, Paul Wyczynski. – p. 410-411; Léo-Paul Desrosiers / Julia Richer; *Les quinze années de Léo-Paul Desrosiers dans les Pays-d'en-Haut* / Jacques Gouin. – In : *Société d'histoire des Pays-d'en-Haut*, 3e année, cahier no 9 (févr. 1981), p. 41-48; *Répertoire biobibliographique de la Société des écrivains canadiens*, 1954, p. 70; dossiers administratifs du CRLG.

Les Avents, Les petits Jésus et Le Jour de l'An²

Par Michèle Le Normand



Photo : André Larose

² Le Normand, Michelle, pseudonyme de Antoinette Tardif, (L'Assomption, 1895 - 1964), « Les Avents », « Le Jour de l'An », « Les Petits Jésus ». - Dans : *Autour de la maison*. 2^e édition. Montréal, Éditions du Devoir, 1918. Pp. : 97-100, 101-104 et 107-110.

Les avents

Par Michelle Le Normand

Pendant *les avents*³, nous vivions dans le rêve, Marie et moi, absorbées par la dévotion et la pensée des étrennes. D'abord, Mère Sainte-Anastasia nous enseignait qu'il fallait prier continuellement et répéter à tout propos : « O divin Enfant Jésus, venez naître dans mon cœur »; et elle demandait qu'on préparât dans ce cœur une crèche luxueuse, plus belle que celle de notre église paroissiale, une crèche enrubannée de dentelles, et fleurie de nos mérites! Chaque jour de sagesse et de silence était une parure chaude pour le petit Jésus; et nous avions, Marie et moi, les yeux toujours baissés et l'index droit sur nos bouches, pour indiquer que nous étions muettes.

Nous ajoutions à cette pénitence un chemin de croix, après la classe, au Sacré-Cœur. Nous arrivions, nos sacs en bandoulière, échappant les portes qui claquaient, et nous commencions tout se suite à nous promener dans la grande allée. La chapelle était presque vide. De place en place, une vieille femme, un prêtre malade et une orpheline priaient. Tout était calme et pieux, et nous admirions beaucoup les fleurs de papier, dans les vases en verre de couleur qui ornaient l'autel...

Tant de dévotion et d'obéissance devaient finir bruyamment. Nous sortions de là en glissant à cheval sur le bras de l'escalier, et en faisant du tapage. Nos privations étaient terminées. Nous avions assez « habillé » le petit Jésus pour ce jour-là. Nous discussions en nous obtenant. Marie disait : « Moi, je lui ai gagné un beau *comfortable*⁴ », et je lui rétorquais qu'il ne devait pas être si gros que ça, son *comfortable*, parce qu'elle avait pouffé de rire deux fois pendant la grammaire et que Mère lui avait fait baiser son pouce!

³ L'Avent (du latin *adventus* : venue, arrivée du Messie) est la période qui couvre quelques semaines précédant Noël, quatre (la dernière pouvant être incomplète) dans la tradition de l'Église latine. Pourquoi « les Avents »? L'origine est dans un vers de Frédéric Mistral : « Le vent qui souffle aux Avents ».

⁴ Comfortable : (angl. comfortable) couvre-pieds, édredon qui recouvre et orne un lit. (Dulong, Gaston)

Nous courions jusqu'au *coin rond*, pour regarder les champs de neige, la rivière gelée et les carrioles qui traversaient de l'autre côté, dans le chemin bordé de balises en égrenant les sons clairs de leurs grelots.

Nous demandions l'une et l'autre : « Sais-tu ce que j'ai pour mes étrennes? » et, mutuellement, nous nous en faisons accroire : « Oui, je sais, c'est rond, ça a des yeux, des bâtons, ça tourne, c'est haut! » Rien à deviner avec des renseignements aussi compliqués, mais nous imaginions mille jouets! Ensuite, nous échangeons nos idées sur la cachette de cette année. Maman avait mis sa commode en coin, c'était laid et ça prenait plus de place. Cela signifiait sûrement quelque chose. Nous irions voir en rentrant; nous tâcherions d'apercevoir au moins des paquets et nous rêverions sur leurs formes!

Nous arrivions par la cuisine, en nous recommandant de ne pas mettre notre langue sur la clenche! Pourtant, mon Dieu, que c'était tentant ce bout de fer glacé! Je m'approchais tout près, tout près, puis je me redressais brusquement, me souvenant du mal qu'il m'avait déjà fait! En nous déshabillant, nous poussions le cri traditionnel : « J'ai faim! » Mère Sainte-Anastasia, vous n'étiez plus là pour prêcher la pénitence! Nous garrochions nos claques en l'air, jusqu'au « *plancher d'haut* », et nos grands bas sous la table; nous enroulions nos *nuages* autour des chaises et jetions nos *tuques* par terre. Mais Julie se fâchait, nous *ramenait* : « C'est comme ça? Eh bien, vous ne mangerez pas, mes petites haïssables, si vous ne *serrez* pas votre linge »...

Nous filions doux pour avoir des beurrées et nous ramassions, pièce par pièce, nos vêtements.

...Pendant les *avents*, vers le soir, on voyait arriver, devant chez nous, deux fois par semaine, une voiture d'*habitant*, un traîneau à lices, portant deux ou trois quarts de petits poissons blancs. On accourait à la porte avec un « grand plat de vaisselle » que le marchand remplissait des pauvres petites bêtes gelées, enneigées et tordues en des poses variées. Il y en avait qui étaient plates, et l'on se disputait pour les avoir! Je ne me rappelle pas si c'était bon, mais je me souviens que Julie en faisait rôtir tout de suite à la broche, au-dessus des braises du poêle, et que cela nous amusait infiniment de regarder noircir les poissons aux belles flammes roses du foyer qui crépitaient et nous chauffaient le visage!

Ô petits détails d'une vie d'enfant! Souvenirs menus et puérils! Chaque fin d'automne, il en passe sans doute encore, devant la vieille maison de là-bas, des marchands de poissons blancs, et il y e des petites filles qui s'amuse après le silence de l'école, et qui *fâchent* un peu leur maman en faisant du *train*!

*** * * * ***

Et là, j'y suis repassée devant ma maison d'autrefois, par un froid qui brûlait, un froid triste; et je suivais mon cher papa qui s'en allait au cimetière, par cette route même où il avait dépensé sa vie, sa force et son activité! Ah! La différence des *avents* d'hier et de l'avent d'aujourd'hui!





Les petits Jésus

Par Michelle Le Normand

Il y avait quatre petits Jésus dans mon village, cinq avec celui du collège, mais les petites filles n'allaient pas au collège!

Au « Sacré-Cœur », il était tout simple et modestement couché sur une botte de paille. Il reposait entouré de moutons comme il y en avait dans nos « arches de Noé ». Le « Sacré-Cœur », c'était l'oratoire des orphelins, et la Charité y remplaçait les belles statues de bergers et de Rois Mages. À la chapelle du cimetière, à « Bonsecours », sur le « coteau », le petit Jésus n'était pas plus riche, mais il avait quelque chose d'extraordinaire pour un bébé de cire. Vers la mi-janvier, étant devenu assez fort, il s'asseyait sur une chaise haute, à côté de sa crèche! Et les petits *quêteux* du « coteau » devaient être fiers de cette supériorité de leur Jésus sur les autres!

Le plus beau de tous, c'était sûrement celui de notre couvent. Il avait les plus fins cheveux du monde, un visage adorable, une robe de soie brodée d'or, et toute une garniture de mousseline fine par-dessus la paille de son lit. Mais, il était petit et solitaire, et nous aimions infiniment mieux celui de l'église, qui avait tout un peuple avec lui.

Dans notre paroisse, le petit Jésus habitait une vraie *cabane* en bouleau, posée sur des roches grises, dans une forêt de sapins. Aux branches des « arbres de Noël » et sur le toit de chaume étaient accrochés des flocons et des cristaux de neige. Vous me direz qu'à Bethléem, il n'y en avait pas autant, mais un Jésus, au Canada, naît dans le cadre du pays!

La crèche était dépourvue d'oreillers et de draps : le Jésus avait une pauvre chemise, mais la sainte Vierge, saint Joseph, le bœuf, l'âne, les bergers, les moutons et les Rois Mages l'entouraient. Rien ne manquait, pas même l'étoile!

Nous allions tous les jours l'adorer, l'admirer, le désirer, ce Jésus. Quel petit enfant n'a pas rêvé de l'emporter, de l'embrasser, de jouer avec lui, et de l'aimer tant et tant! Qu'ils en reçoivent de tendres aveux, les petits Jésus des crèches, qu'ils en font naître des sentiments pieux!

Je me souviens avoir prié celui de ma paroisse natale, toute seule, le soir, au retour d'une classe un peu orageuse où j'avais pleuré, et d'avoir remué un flot de pensées dans ma petite tête d'enfant. La vie n'était déjà pas toujours gaie. Je n'avais pas dix ans et j'étais désappointée.

Le petit Jésus me regardait doux et gentil à la lumière tremblante des lampions, dans l'obscurité de l'église. Il souriait, d'un sourire d'immuable paix que je ne comprenais pas. Mais il me consolait; je l'aimais. Je sentais qu'il représentait une grande chose et qu'il serait un jour ma confiance.

Il garde mon meilleur souvenir, mon souvenir ému, le Jésus de mon enfance. Quelle joie quand c'était le jour de sa bénédiction! Comme on trouvait l'air bon en se rendant à l'église, et comme ils étaient gais les grelots des carrioles et des berlots qui menaient toutes les familles vers le clocher paroissial.

Ce jour-là, on parlait haut dans le saint lieu. C'était fête pour les tout petits. Jésus avait dit : « Laissez-les venir à moi », et nous étions venus. Les bébés criaient d'admiration ou de mal, parce qu'ils avaient gelé en chemin. Mais toutes les douleurs se calmaient, et les chagrins s'envolaient, quand à tour de rôle nous allions baiser les pieds du petit Jésus...

Comme il était touchant, avec ses grands yeux bleus où la lumière des cierges avait fait passer une âme, tant de soirs de ce mois! Une âme claire qui m'avait consolée des larmes versées au couvent.

Aujourd'hui, elle me soutient encore, l'âme du Jésus de cire; je la vois dans ses yeux de verre, avec le regard de la foi. Elle me réconforte, elle me relève, elle m'anime. Comment font-ils pour vivre ceux qui ne l'aiment pas, le divin Enfant? Comment peuvent-ils souffrir, ceux qui ne croient pas en sa force, en sa Providence qui plane sur le monde et qui donne, quoi qu'il en semble, à chacun selon ses œuvres!



Le sacristain de la paroisse La Visitation de l'île Dupas, Réal Latour, présente le petit Jésus de cire nouvellement restauré, à Réjean Olivier.



Crèche de la paroisse La Visitation de l'île Dupas.

Le Jour de l'An

Par Michelle Le Normand

La veille, on se couchait à l'heure des poules. À cinq heures, on soupaït sans appétit, en répétant sur tous les tons : « J'ai hâte, j'ai hâte! » Puis *vitement*, aussitôt la digestion faite, on montait se mettre au lit. À la boule d'or des couchettes blanches, on pendait le bas, le plus grand bas! On faisait sagement sa prière et l'on essayait de dormir.

Le sommeil ne venait pas tout de suite. Les petits-enfants sont si excités, quand ils attendent des étrennes! On chuchotait, on riait. On se relevait et l'on se rendait à la tête de l'escalier; on cherchait à surprendre quelque bruit révélateur, son de flûte ou de tambour! On se remettait au lit avec l'arrière-pensée qu'on ne dormirait peut-être pas quand saint Nicolas passerait; alors on verrait si ce serait maman ou tante Estelle!

Finalement, les anges nous prenaient dans leurs bras et les rêves venaient! À minuit, maman nous appelait, le Jour de l'An était arrivé. On décrochait le bas rempli, et l'on descendait vers la salle à manger, où étaient les jouets. Tout le monde s'embrassait : « Bonne année maman! Bonne année papa! Bonne année tante Estelle! Bonne année Toto! Bonne année Marie! Bonne année Pierre! »

Pendant une heure, on s'amusait avec le carrosse, la poupée, le piano aux sons grêles et faux, le tambour, le jeu de blocs, et l'on poussait sans cesse des cris d'enthousiasme! Il fallait bien pourtant remonter se coucher, mais à quatre heures, on était déjà relevés, et à cinq heures, emmitouflés dans les fourrures de lapin blanc. On s'en allait vers l'église. Oh! Ce n'était pas la plus fervente des messes, mais maman nous avait accoutumés à offrir au petit Jésus toute notre année, dès minuit. Alors, le Bon Dieu devait, en faveur de cela, pardonner les distractions et les sourires heureux que nous échangeions entre nous durant le saint sacrifice!

Au retour, on jouait tout de suite, et on jouerait ainsi toute la journée avec les jouets que demain on abandonnerait un peu...

L'avant-midi, commençait la procession des petits-enfants du « coteau », qui venaient chercher leurs étrennes. Ils avaient de grandes poches de grosse toile; ils les tenaient ouvertes avec leurs deux mains, et on y jetait pêle-mêle sacs de bonbons et fruits. Maman leur donnait des *beignes* et des *tourtières*. Ils étaient aussi joyeux que nous, plus heureux peut-être, parce que la fête était plus extraordinaire, et que les privations de l'année les rendaient moins difficiles, les chers petits pauvres.

Tous les *quêteux* du village défilaient, jusqu'à ce Johnny, qui était toujours ivre et dormait dans toutes les rues et dans tous les parterres, en été! Il arrivait l'œil déjà mouillé, la jambe un peu molle; bon diable, il se mettait à genoux pour faire des souhaits, appelant papa et maman : « Mon bon monsieur, ma bonne dame », et finissant ses vœux démonstratifs en disant : « J'chus saoul, mais j'chus pas mauvais; j'veux cinq *cents* pour mes étrennes, pour me payer la *traite*. » On avait beau le combler de manger, il continuait à supplier à genoux. Le manger, voyez-vous, pour lui, ça ne valait rien; il lui fallait le boire qui réchauffe et endort! Pauvre misérable, qui nous faisait rire et me ferait pleurer, maintenant, de pitié pour sa vie d'abruti.

Le Jour de l'An passait comme un rêve; il venait tant de monde! On voyait presque tous les hommes de la paroisse; on s'amusait ... et on engloutissait friandise sur friandise...

Le soir tombé, les petits-enfants un peu repus, beaucoup fatigués, ne se faisaient pas trop prier pour monter se coucher. On était las, en vérité, d'avoir manié les mêmes jouets neufs toute la grande journée!...

Pourtant, je me rappelle avoir été triste, parce que c'était si loin l'autre Jour de l'An, et les autres surprises! Petite fille insatiable qui a toujours ardemment désiré voir ce qui s'en vient et qui, aujourd'hui, grande personne, ne se garde pas d'avoir hâte, hâte sans cesse, hâte à la Résurrection future, même!

Michèle Le Normand

Notice biographique :

Le Normand, Michelle (née Marie-Antoinette Tardif). Romancière, nouvelliste et essayiste. L'Assomption (Québec), 13 juin 1895 - Saint-Sauveur-des-Monts (Québec), 1er novembre 1964. Fille de Bénoni-Zoël Tardif et d'Hélène Beaupré; mariée à Léo-Paul Desrosiers, le 22 juin 1922; mère de Louis, Claude et Michelle. Études au couvent des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame à Montréal; cours de littérature à l'Université de Montréal, La Sorbonne (Paris) et l'Institut catholique de Paris.

Sa carrière littéraire débute en 1915, alors qu'elle fait paraître dans *Le Nationaliste* des récits de souvenirs, réunis et publiés l'année suivante sous le titre : *Autour de la maison*, recueil qui connaît un grand succès. En 1918, elle devient rédactrice de la page féminine du *Devoir* pour lequel elle écrit aussi quelques billets. En 1922, elle quitte Montréal pour Ottawa où travaille son mari, Léo-Paul Desrosiers. De retour à Montréal en 1941, elle s'installe en 1949 à Saint-Sauveur-des-Monts, dans les Laurentides. Elle est l'auteure de plusieurs chroniques de souvenirs, de contes, de nouvelles et de romans, et collabore aussi à plusieurs périodiques. Durant les dix années qui précèdent son mariage (1911-1921), elle inspire un grand amour au poète Albert Lozeau.

Distinction honorifique: Médaille de l'Académie française, 1931.

Publications : *Autour de la maison* (souvenirs), 1916; *Couleur du temps* (roman), 1919; *Le nom dans le bronze* (roman), 1933; *La plus belle chose du monde* (roman), 1937; *La maison aux phlox* (nouvelles), 1941; *Marie-Céline Plourde*, veuve de Joseph-Onias Thériault, sœur Sainte-Jeanne-de-Chantal, des Servantes de Jésus-Marie, 1879-1938 (biographie), 1942; *Enthousiasme* : nouvelles, 1947; *Dans la toile d'araignée* (récits), 1949; *La montagne d'hiver* (roman), 1961;

De nombreux articles parus dans divers journaux et revues, dont *Le Canada français*, *Le Devoir*, *Le Foyer*, *Notre Temps* et *L'Oiseau bleu*.

Sources :

Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord / Réginald Hamel, John Hare, Paul Wyczynski. - p. 877-878; *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* / sous la direction de Maurice Lemire. - T. II, p. 104; *Un épisode dans la vie de Michelle Le Normand* / Jacques Gouin. - In : *Cahiers d'histoire des Pays-d'en-Haut*, no 14 (juin 1982), p. 17-36.

MICHELLE LE NORMAND a publié : *Autour de la Maison* (1916, réédité en 1930 et en 1939) ; *Couleur du Temps* (1919), recueil d'articles donnés aux journaux ; *Le Nom dans le Bronze* (1934), *La plus belle Chose du Monde* (1937, rééditée en 1939) ; *La Maison aux Phlox* (1941). *Autour de la Maison* est exquis ; l'auteur y ranime « d'anciennes images, des visions de son enfance ». Sans recherche ni pédantisme, elle sème à l'occasion des grains de sagesse et fait entendre la note morale et religieuse.

Le Nom dans le Bronze soulève une fois de plus le problème toujours délicat du mariage entre futurs de nationalité et de religions différentes. *La plus belle Chose du Monde* met en scène quatre adolescentes. Au seuil de la jeunesse, elles projettent leurs regards sur l'avenir et se posent la question que l'auteur a prise pour titre. Chacune choisit sa voie et y chemine, jusqu'à ce que le livre se ferme sans qu'on ait une réponse bien précise à l'énigme : où est le bonheur sur la terre, là où il n'y a rien d'absolu ? Ce roman, bien qu'il sorte des sentiers battus ou peut-être à cause de cela, intéresse par ses personnages si spontanés, si humains, si près de nous. Dans *La Maison aux Phlox*, le lecteur retrouve des billets et des nouvelles que l'auteur a signés dans quelques journaux et revues. Parce qu'elles expriment des sentiments justes et vrais, parce qu'elles sont empreintes d'esprit chrétien, ces pages susciteront longtemps un vif intérêt.

Michelle Le Normand a beaucoup d'optimisme ; elle aime la lumière ; elle chante la beauté et le bonheur de vivre. Son style est d'une simplicité et d'un naturel charmants ; sa prose court, limpide comme l'eau de la «rivière qu'elle regardait au soir du jour de sa première communion».

<http://faculty.marianopolis.edu/c.belanger/quebechistory/encyclopedia/Histoiredelalitteraturequebecoise-leroman.html>

Noël en 1921 à Sainte-Élisabeth⁵

Par Georges Olivier



Photo : Yvon Forest

⁵ Olivier, Georges-Alphonse, (Sainte-Élisabeth, 1907 – Joliette, 1993), « Noël en 1921 ». - Dans : *Noël et le Jour de l'An dans Lanaudière*. Édité par Réjean Olivier et Anne Le Blanc Joliette, Édition privée, 1998. Pp. : 75-78. - Dans : *Contes, légendes et récits de Lanaudière* : pp. : 465-467.

En ce temps où les événements se succèdent à un rythme effarant, je ferai une brève halte pour me reporter soixante ans en arrière. Et cela avec, en tête, l'idée bien arrêtée de faire passer sous vos yeux un petit film familial dont le déroulement se situe à la campagne, l'endroit: une maison familiale bien modeste.

À cette époque, on était fier de s'éclairer à la lampe à l'huile. Le chauffage, il va sans dire, se faisait au bois. À présent que je vous ai un peu situés, j'essaierai de vous dire de quelle façon se passait la fête de Noël à Sainte-Élisabeth. Tout d'abord, c'était bien différent d'aujourd'hui! N'ayant point d'électricité en ce temps-là signifiait: point de radio ou de télévision. Conséquemment, nous n'étions pas inondés de publicité. L'argent étant plutôt rare, le magasinage ne devenait pas une corvée, une course aux étrennes à n'en plus finir. On fêtait bien à la maison, mais avec les moyens du bord.

Mon père étant cultivateur, nous trouvions à la ferme la majeure partie de notre subsistance. Ah! Il y avait bien quelques petites gâteries, ce qui aujourd'hui est devenu monnaie courante tout au long de l'année. La fête se préparait bien sûr, mais surtout à la maison.

Comme le mois de décembre était le mois des boucheries, l'occasion était belle de festoyer autour d'une table bien garnie. L'accent était surtout et premièrement mis sur le côté religieux. La messe de minuit, c'était tout un événement! La crèche, dans notre belle église du temps, était disposée dans le transept près de l'autel de Marie. L'intérieur du temple avait plutôt l'aspect d'une cathédrale avec son dôme gigantesque, ses robustes colonnes en imitation de marbre et ses deux jubés dont l'un était orné d'un orgue immense qui, s'il eut été conservé, aurait aujourd'hui une valeur inestimable. L'enfant Jésus couché dans la crèche était le point de mire; jeunes et vieux avaient les yeux tournés de ce côté lorsque le maître-chantre entonnait, de sa voix douce et ferme à la fois, le *Minuit, chrétiens*, puis la messe commençait. Le chant en latin était différent d'aujourd'hui.

Pendant la deuxième messe, les cantiques étaient en français. Le tout se passait dans le plus grand recueillement. Le cœur à la joie, c'était ensuite le retour à la maison. Au son des grelots et du crissement de la neige sous les sleighs, les chevaux se hâtaient d'eux-mêmes, fiers de se diriger vers l'écurie.

Sous la lune et les étoiles, la neige scintillait de mille feux et donnait à la fête une atmosphère de joie quasi céleste. C'est peu dire puisque Jésus était là!

Et nous voilà de retour à la maison, après une brève course, bien emmitouflés dans les robes de chèvres et de moutons. Ma mère qui était demeurée à la maison avait préparé le réveillon. Ce n'était pas un repas à la chandelle, mais il faisait bon, à cette heure de la nuit, prendre place autour de la table où s'épalaient des mets bien ordinaires, tels que ragôût de boulettes, tartes variées, gâteaux ou bûches de Noël. Il y avait variation suivant les années ou les occasions. Une bonne dinde ou une volaille farcie était aussi bien appréciée au temps de ces joyeuses agapes.

Tous ces événements laissent, dans le cœur et dans l'âme, une joie, un souvenir quasi ineffaçable et c'est avec un plaisir sans cesse renouvelé que nous revient chaque année cette fête de l'Enfant-Jésus venu apporter au monde la paix et la lumière. Le cœur n'a pas d'âge et je me rappelle que nos parents l'accueillaient aussi avec le même enchantement que nous les jeunes et, pour eux, il devenait agrandi, multiplié, puisque toute la famille avait pris part à la fête.

La maison, en ces jours, résonnait de rires, de chansons et de danses! Chacun y allait de son appréciation! La vie était belle en ces temps-là et, si nos parents revenaient, ils pourraient constater que ce n'est pas toujours l'opulence qui procure le bonheur, mais le fait de savoir se contenter de peu est déjà une solution préférable à un régime de vie qu'on ne peut atteindre.

Composé en ce troisième dimanche de l'Avent 1981.

Georges Olivier

Notice biographique :

(Sainte-Élisabeth, 1907-1993) Georges-Alphonse Olivier, fils de Germina Desrosiers et de Zéphirin Olivier, naît le 11 août 1907. Après avoir fait ses études primaires à l'école du rang Rivière Bayonne nord, voisine de chez lui et à l'École modèle du village, il s'inscrit au Séminaire de Joliette où fera les humanités classiques (1923-1926, 77^e cours). En 1925-1926, il est conseiller de la garde d'honneur du Sacré-Cœur. Parmi ses confrères de Versification A, on peut voir Paul Cantara, Omer Lane, Félicien Lasalle, qui sont devenus prêtres. Parmi ceux de Versification B, apparaissent Albéric Lemay, futur clerc de Saint-Viateur, et Jean Tellier, de Joliette.

Il travaillera comme homme de ferme chez la Famille Aubin (rang Saint-Pierre) puis chez Hildège Lambert près de la ferme familiale des Olivier (rang Rivière Bayonne Nord). Puis il sera engagé sur le Plan de guerre à Saint-Paul-l'Ermitte. Il épouse Édouardina Roch (27 juillet 1908 - 12 mai 1953) en 1937. De cette union naîtront 8 enfants : Réjean*, Lucienne, Georgette*, Ghislaine*, Michelle, Thérèse, Daniel* et Brigitte. (Les personnes dont les noms sont suivis d'un astérisque (*) possèdent leur page sur le site *Lanaudière en toutes lettres*⁶.)

Puis il étudie à l'École de laiterie de Saint-Hyacinthe et il sera engagé à la Crèmerie coopérative de Sainte-Brigitte quelque temps dont le premier beurrier était Clodomir Ladouceur, natif de Sainte-Élisabeth, avant de venir travailler à Sainte-Élisabeth. Il était le second beurrier sous la direction d'Anatole Dufresne.

En 1953, devenu veuf, il est choisi comme sacristain par le curé du lieu, Alcide Allary, poste qu'il occupera durant 33 ans et demi.

⁶ <http://lettres.connexion-lanaudiere.ca/index.htm>

Le 11 août 1956, il épouse en secondes noces Marie-Ange Parisien Beaulne (9 janvier 1912 - 21 janvier 1964) de Hawkesbury et demeurant à Lachute. Celle-ci a deux enfants, Jocelyne et Paul-André.

En 1986, il quitte son poste de sacristain, il vend sa propriété et il vient s'installer à Joliette où il décède le 8 mai 1993.

Publications :

Les anciennes chansons que mon père chantait dans son jeune âge. - 1983

Journal intime du sacristain de Sainte-Élisabeth 1972-1987. - 1987

Journal intime du sacristain de Sainte-Élisabeth, 1972-1987 [microforme]. - 1996

Les anciennes chansons que mon père chantait dans son jeune âge. - 2007

Les anciennes chansons que mon père chantait dans son jeune âge [enregistrement sonore] - 2007

Entrevue avec mon père Georges Olivier par son fils Réjean. - 2007

Le Jour de l'An chez grand-père Roch⁷

Par Réjean Olivier



Photo : Alain Bergmans

⁷ Olivier, Réjean (Sainte-Élisabeth, 1938-), « Souvenirs des Jours de l'an d'autrefois ». - Dans : *Noël et le Jour de l'An dans Lanaudière*. Édité par Réjean Olivier et Anne Le Blanc Joliette, Édition privée, 1998. Pp. : 107-112.

C'était à la fin de la seconde guerre mondiale, au Premier de l'an 1945. On conservait encore, dans nos campagnes québécoises, cette tradition du dîner du Jour de l'An chez les grands-parents. Dans un petit village des environs de Berthier et de L'Industrie qui se nommait Bayole, la grand-messe du Jour de l'An se célébrait à dix heures. Le bon pasteur, au début de son sermon, offrait à ses ouailles ses vœux pour la nouvelle année : paix, joie, santé, bonheur, sans oublier la sainteté et « le paradis à la fin de vos jours ».

Il y avait, dans l'assistance, un air de réjouissance et de bonheur! Puis, la messe terminée, chacun se souhaitait, sur le perron de l'église, des vœux remplis de sincérité. C'était le temps où l'on se pardonnait les incartades de l'année terminée la veille au soir.

Puis, chacun s'en retournait pour fêter dans le foyer des grands-parents. La famille d'Édouard Roch et de Louisiana Laporte, tous deux natifs de Saint-Norbert, demeurait à environ deux milles du village sur la route menant à Berthier, dans le rang de la rivière Bayonne Sud.

Grand-mère et tante Jeanne-d'Arc avaient travaillé bien fort durant le mois de décembre, car pour ce repas du Jour de l'An, on recevait au total quarante-cinq personnes, soit quinze adultes et trente enfants.

Comme notre famille demeurait au village et que notre père était journalier, il ne possédait pas de moyen de locomotion. Nous devons compter sur l'aide de l'un ou l'autre de nos oncles pour nous transporter.

Je me rappelle avec beaucoup de nostalgie ces longues randonnées à partir du village jusque chez grand-père Roch. En effet, oncle Philippe ou Jean-Paul venait nous chercher en carriole après avoir été reconduire grand-père et grand-mère à la maison après la grand-messe. Il arrivait donc vers onze heures et trente pour transporter mon père, ma mère et les huit marmots. Ah ! Qu'elle était rutilante de beauté la carriole tirée par un cheval fringant ! Nous étions emmitouflés dans deux immenses couvertures de fourrure, seulement le nez et les yeux sortis, assez pour voir la blanche campagne qui se déroulait devant nous.

À midi, nous arrivions chez nos grands-parents. Puis c'était l'échange des bons souhaits, les poignées de main des oncles et les gros becs des tantes. De partout, on entendait : « Ah ! Comme il a grandi celui-ci! Je ne le reconnais plus ! » Etc., etc.

La table était mise dans la salle à manger que l'on ouvrait pour les grandes cérémonies seulement. Il devait bien y avoir deux et peut-être trois tables aboutées. Puis, une autre table se plaçait dans la cuisine, à l'arrière de la maison. On réservait cette dernière pour les plus jeunes, les plus âgés ayant le privilège d'aller dîner dans la grande salle.

Je me rappelle avec bonheur les tantes qui portaient de belles robes multicolores; elles avaient aussi mis leurs plus beaux tabliers, la plupart du temps brodés à la main. Dans chaque regard, la joie rayonnait. Grand-père, avant le dîner, donnait la bénédiction paternelle. Ah! Ce n'était pas la bénédiction solennelle d'un évêque, mais combien c'était touchant et consolant de voir l'aïeul entouré de sa nombreuse progéniture!

Nous, à notre âge, ce qu'on regardait le plus, c'étaient les plats de sucrerie, noisettes et crème glacée douce préparée à la campagne avec des produits frais.

Durant l'après-midi, les oncles et tantes se réunissaient d'une part et les enfants de l'autre. Chacun se remémorait les joies et les deuils de l'année si vivement écoulée !

C'est à ce moment que chacun lisait la lettre du cousin missionnaire en Afrique, le Père Guillaume Aubuchon, Prêtre des missions étrangères. Puis, vers quatre heures, alors que le soleil commençait à décliner, on pensait à s'en aller, car la plupart étaient cultivateurs ; ils devaient prévoir accomplir les travaux quotidiens. Il y avait seulement notre famille qui, elle, avait le privilège de demeurer pour le souper. Alors, nous étions tout heureux de continuer pour une seconde fois ces joies et ces plaisirs de la table!

Le souvenir du Jour de l'An chez grand-père et grand-mère Roch est l'un de ceux qui, dans mon enfance, demeure le plus vif!

Après le souper, alors qu'on avait terminé les travaux de la ferme, oncle Philippe ou Jean-Paul revenait nous conduire à la maison, au village vers neuf heures du soir. Je me souviens alors du son des grelots, du crissement des lames du traîneau sur la neige et du hennissement du cheval qui connaissait tellement bien son chemin vers le village! On regardait à travers les fentes de la grosse couverture de fourrure la lune et les étoiles et on s'endormait en chemin en pensant à ces autres beaux Jours de l'An que nous avons passés en compagnie de la parenté.

Des quarante-cinq personnes que comportait la grande famille Roch, dix sont aujourd'hui décédées. À leur tour, les enfants ont fondé des familles et la même tradition se perpétue. Déjà plus de trente-cinq ans sont passés depuis ce Jour de l'An de 1945! D'autres fêtes familiales continueront ces anciennes traditions québécoises. Peut-être qu'elles seront différentes, mais la base sera toujours la même : se rencontrer et fêter l'arrivée de la nouvelle année.



Les santons de Charlevoix (Collection Olivier Asselin)

Le Jour de l'An 2006



Réception du Jour de l'An de la Famille Olivier chez les Olivier Asselin.

Réjean Olivier

Notice biographique :

(Sainte-Élisabeth, 1938-) Réjean Olivier fait ses études classiques et philosophiques au Séminaire de Joliette (1953-1960), puis il obtient un baccalauréat en pédagogie à l'Université de Montréal en 1961 et enseigne durant trois ans à Saint-Cuthbert, Joliette et La Tuque (1961-1964). Il termine par la suite un baccalauréat en bibliothéconomie et en bibliographie à l'Université de Montréal en 1965 et occupe la fonction de bibliothécaire au Collège de l'Assomption (1965-1998). En 1968, il fonde sa maison d'édition (Édition privée)

De 1979 à 1983, il tient une chronique régulière dans le *Joliette Journal* sur la petite histoire du Collège de l'Assomption, en préparation aux fêtes du 150e anniversaire de fondation. Il travaille comme bénévole au Centre régional d'archives de Lanaudière (1998-2000) puis au Conseil de la culture de Lanaudière (2000-2001). Il est l'éditeur du *Répertoire des auteurs contemporains de la région de Lanaudière* (1981) lequel contient 150 auteurs et du "Dictionnaire des auteurs de Lanaudière" (2000) avec 365 auteurs. Il est aussi l'initiateur avec Connexion-Lanaudière du site Internet *Lanaudière en toutes lettres* qui compte 444 écrivains et auteurs. Avec un groupe d'écrivains, d'auteurs et d'amis du livre, il fonde l'Association littéraire lanaudoise (ALL) en 2002 laquelle regroupe 112 membres. Il organise aussi, la même année, avec la Société nationale des Québécoises et des Québécois de Lanaudière, une fête pour honorer 50 de nos écrivains et de nos auteurs; la S.N.Q.L. leur remet un parchemin et les crée membres de la Galerie des auteurs lanaudois contemporains.

En 2003, il édite *De Lanaudière en poésie*, un collectif des 50 écrivains et auteurs de la Galerie; chacun de ceux-ci est appelé à composer un poème ou un récit poétique décrivant Lanaudière. Ce livre renferme aussi des photos anciennes de l'abbé François Lanoue et quelques-unes de Denis Trudeau.

Ensuite, il s'occupe activement du Concours littéraire de Lanaudière: incorporation au registre des entreprises du Québec, organisation du concours en 2006 et à l'édition du livre sur ledit concours : Concours littéraire de Lanaudière 2006 (voir ce titre dans la liste ci-jointe).

Il est l'époux de Yolande Pelletier, infirmière. Ils ont quatre enfants : Sébastien, Stéphane, Jérôme et Chantal et quatre petits-enfants : Charles, Raphaël, Alexandre et Romy.

En avril 2013, il édite le collectif *Courtepointe lanaudoise : 60 auteurs et artistes se racontent*. Voici le lien de la Bibliothèque nationale du Québec pour télécharger le livre numérique :

<http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/bs2274496>.

Prix reçus :

La Société de généalogie canadienne-française de Montréal lui remet le Prix Percy-W.-Foy (1985), pour son ouvrage bibliographique *Le Lanaudois* ; bibliographie de la région de Lanaudière (1985). - Le Conseil de la culture de Lanaudière lui remet le Prix Robert-Lussier lors de la Soirée des Grands Prix Desjardins 2001 pour son bénévolat. - L'Association des Anciens de l'Université de Montréal lui remet un certificat honorifique afin de souligner sa carrière et de reconnaître son apport dans les domaines de la culture et de la conservation du patrimoine lors d'une cérémonie au Musée de Joliette en 2001. - Le Centre d'action bénévole Émilie-Gamelin lui remet le trophée Claude Masson en 2001 pour son bénévolat culturel. - L'Église diocésaine de Joliette a choisi d'honorer Réjean Olivier dans la paroisse St-Charles-Borromée lors de la 37^e journée mondiale des Communications sociales, le 1er juin 2003. - La Société des Québécoises et des Québécois de Lanaudière lui décerne le Prix des sciences humaines Charbonneau-Rioux en 2007. – En 2012, les députés lanaudois lui remettent la médaille de l'Assemblée nationale du Québec. – Et en 2013, il reçoit la médaille du Lieutenant-gouverneur.

Publications :

Je viens causer de livres et d'éditions (1965-2012) - Suivi de Pour la suite de Je viens causer de livres et d'éditions. Livre numérique – 3^e édition revue et augmentée.

<http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/bs2303962>

**Traditions d'antan avec photos des familles Olivier dit Lavictoire,
Roch dit Fuseau, Jetté et Pelletier**



Le retour de la Messe de Minuit (Edmond-J. Massicotte)



La bénédiction du Jour de l'An (Edmond-J. Massicotte)



Une veillée d'autrefois (Edmond-J. Massicotte)



Le magasin général (Edmond-J. Massicotte)



**Réjean Olivier présente un ancien jouet de collection.
Musée québécois de culture populaire de Trois-Rivières.**



Jérôme Olivier enfant dans le métro de Montréal.



**Pour les 5 ans de Jérôme.
Stéphane, Sébastien, Jérôme et Chantal.**



Chantal, Jérôme, Stéphane et Sébastien Olivier.

**« Oui, c'est bon : beignes, biscuits à la fécule de maïs, tarte aux œufs
ou à la muscade, gâteau à la fayette... »**



**Les bonnes tartes de ma tante Delvina.
Delvina Lanoue Desrochers, grand-mère de l'abbé Yvan Desrochers.
Photo : François Lanoue, Saint-Jacques, février 1943.**



Yolande prépare le ragoût, le bœuf bourguignon et les dindonneaux pour le repas du Jour de l'An.

La bénédiction du Jour de l'An à Sainte-Élisabeth



La bénédiction paternelle du bedeau/sacristain de Sainte-Élisabeth vers 1967.
De gauche à droite : Réjean, Georgette Olivier, Marc Forest, Sébastien et Yolande Pelletier Olivier, Georges Olivier; à genoux : Daniel et Michelle Olivier et Simon Breault.



**Un repas du Temps des Fêtes chez Georges Olivier vers 1967.
Yolande Pelletier Olivier, Réjean Olivier, Nathalie Ratelle, Georgette Olivier Forest,
Yvan Forest, Christiane et Luc Ratelle, Georges Olivier, Brigitte Olivier Asselin et
Lucienne Olivier Ratelle.**

Noël et le Jour de l'An chez les Pelletier Olivier



À la Noël 2004

En avant : Chantal Olivier, Geneviève Carré, Isabelle Miller, Yolande Pelletier, Sébastien et Réjean Olivier; en arrière : Vincent Pelsser, Stéphane et Jérôme Olivier.



**Les Pelletier Olivier à la Noël 2005
Jérôme, Réjean, Yolande, Sébastien, Chantal et Stéphane.**



Le Jour de l'An 2010

Rangée du haut : Yolande, Jérôme et Chantal; rangée du bas : Sébastien Stéphane et Réjean Olivier.



Le Jour de l'An 2010

Rangée du haut : Charles, Yolande, Romy, Jérôme et Chantal Olivier; rangée du bas : Sébastien Alexandre, Stéphane, Raphaël et Réjean Olivier.



**Réunion au Temps des Fêtes chez les Pelletier Olivier en 2011.
Sébastien, Chantal, Réjean, Stéphane, Jérôme Olivier et Marie-Claude Gervais.**



Crèche patrimoniale de la Famille Roch Olivier avec, à gauche, la madone espagnole du XVIIIe siècle acquise en 1968 lors de notre voyage de noces en France.

La Noël 1976



Sébastien, Jérôme et Stéphane; sur la chaise, Chantal Olivier.



Jérôme, Sébastien et Stéphane Olivier.



Jocelyne Pinel Pelletier, Jérôme (2 ans), Stéphane (4 ans), Sébastien (6 ½ ans) et le Père Noël, Réjean Olivier.

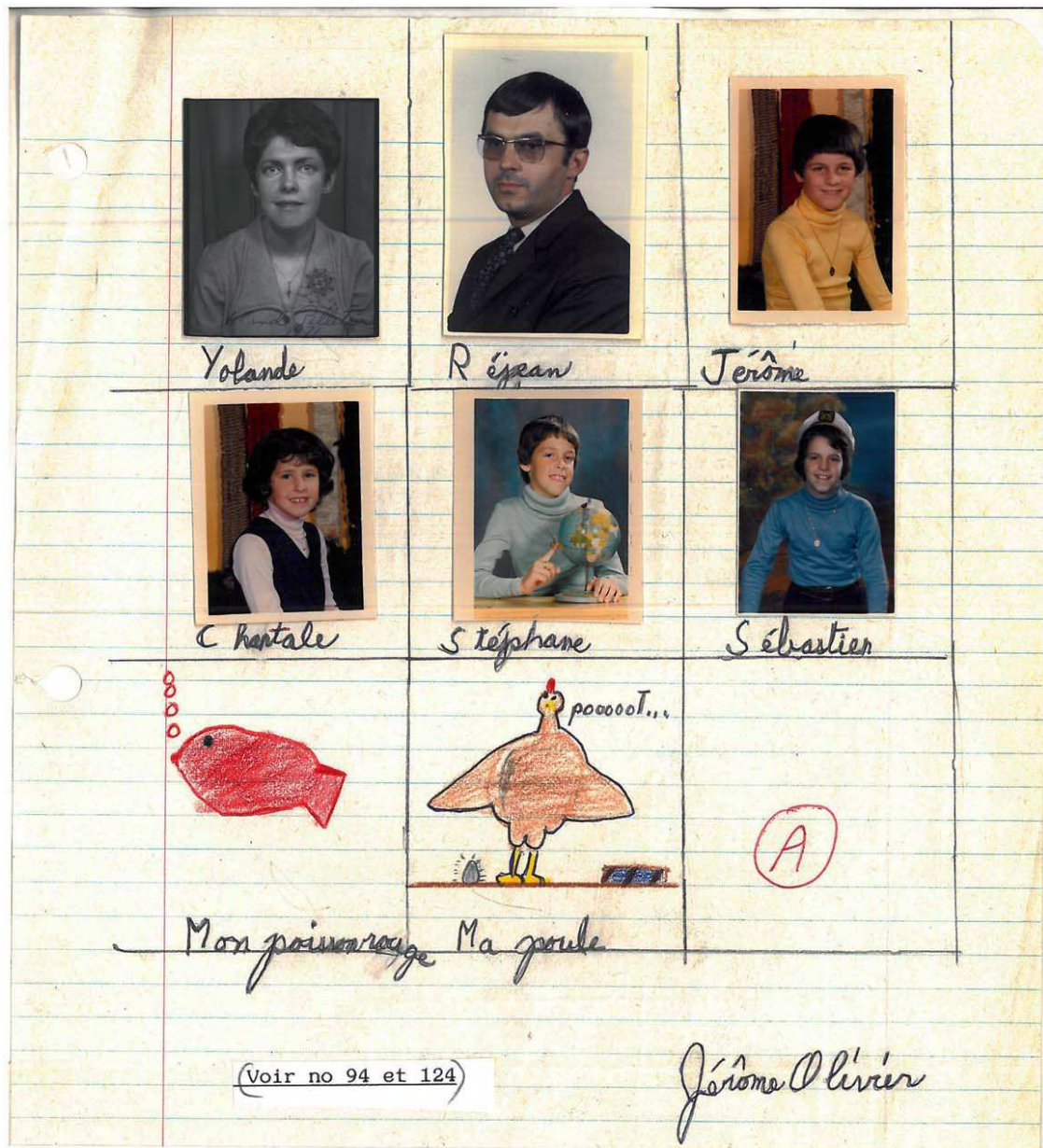


Jocelyne Pinel Pelletier, Jérôme (2 ans), Sébastien (6 ans), Sylvain Pelletier, Réjean Olivier, Benoît Pelletier et en bas au milieu, Stéphane Olivier (4 ans).



Jérôme et Stéphane Olivier, David Soulières et Chantal Olivier.

La famille Olivier vue par Jérôme (6 ans)



La famille Olivier vue par Jérôme Olivier. Voir nos 76, 111, 141, 153, 156, 157.

Extrait du livre *Je viens causer des livres...* (1990) Entre les pages 286-287.

Sébastien (6 mois)





Sébastien (2 ans)





Stéphane (2012)



Isabelle, Raphaël, Yolande, Stéphane, Romy, Vincent, Chantal, Sébastien et Alexandre Olivier.



Isabelle, Sébastien, Alexandre, Stéphane, Yolande et Raphaël Olivier.



Geneviève, Stéphane, Romy et Charles Olivier.



Geneviève, Charles et Stéphane Olivier.

Jérôme (1978)



Le Père Noël Jérôme Olivier (4 ans)



Jérôme avec le Père Noël à la Pharmacie Jean Coutu.



Jérôme et Chantal Olivier.



Jérôme Olivier au Restaurant St-Hubert.

Chantal



Chantal avec le Père Noël au Restaurant St-Hubert.



Chantal et Vincent.

La Noël 2011 avec Alexandre et Raphaël



Raphaël et Alexandre font connaissance avec leurs cadeaux.



Alexandre et Raphaël se pratiquent pour la Noël.



Raphaël le trompettiste.



Alexandre à la batterie et Raphaël à la trompette.



L'arrivée de l'Enfant Jésus à la crèche de la cathédrale de Joliette à la Noël 2011.



Isabelle, Raphaël, Alexandre et Sébastien Olivier à la cathédrale de Joliette.



Le 209 St-Barthélemy Nord après la Messe de Minuit.



Arrivée à la maison des grands-parents Pelletier Olivier après la Messe de Minuit.



Mais le Père Noël a perdu sa tuque...



... et il a mangé des biscuits et bu du lait.



Voilà le Père Noël. Mais c'est grand-père Réjean qui veut donner la main à Raphaël.



**Raphaël donne la main au Père Noël...
Mais il reconnaît les lunettes de grand-père Réjean.**



Pourquoi ne pas lui jouer un morceau de musique?



Raphaël s'exécute à la trompette pour le Père Noël.



Le Père Noël fait une caresse à Alexandre en présence de son père Sébastien.



Après la messe de minuit de la Noël 2011, un repos mérité pour Raphaël et Alexandre chez les grands-parents Pelletier Olivier.

La Noël 2011 avec Alexandre et Raphaël









Le Père Noël arrive-t-il?



Mais c'est oncle Jérôme le Père Noël...!







Les grands-parents Pelletier Olivier.

Jour de l'An 2014



Chez les grands-parents Pelletier Olivier à Joliette : Charles, Alexandre, Romy, et en avant Raphaël Olivier.



Romy, Charles, Raphaël et Alexandre Olivier.



Romy, Charles, Raphaël et Alexandre Olivier.



C'est toujours spécial le dîner chez les grands-parents Pelletier Olivier.



Charles Olivier.



Romy Olivier.

Famille Olivier dit Lavictoire

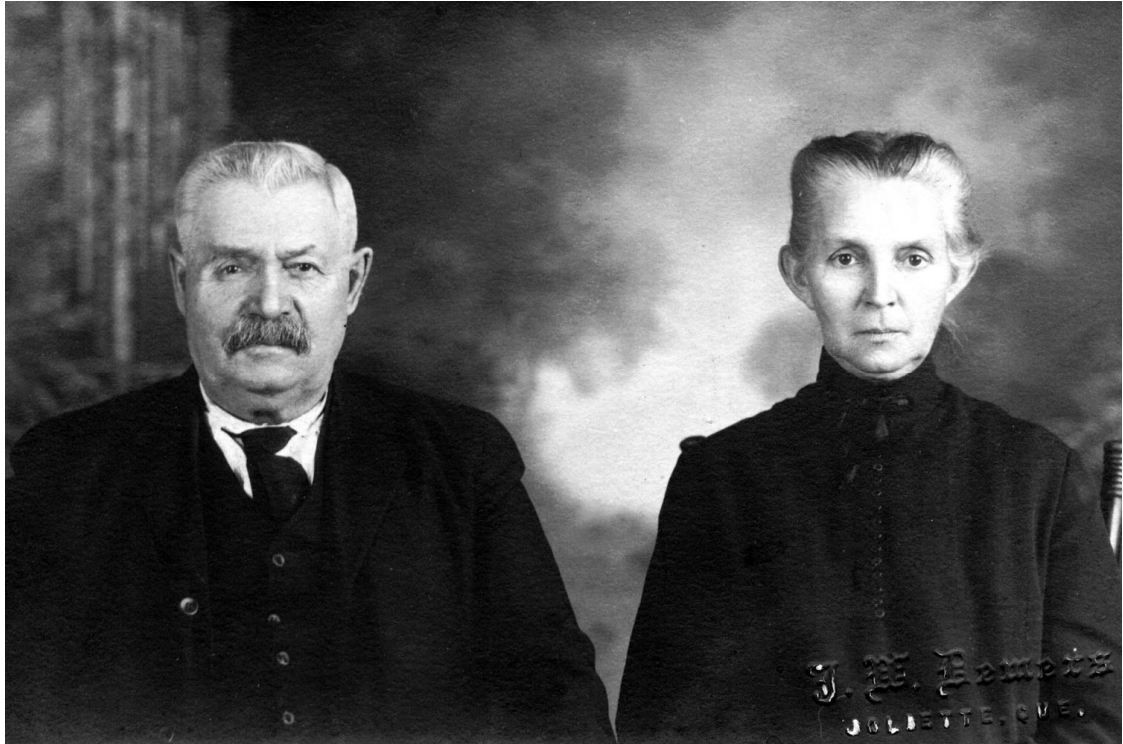


La maison ancestrale des Olivier dit Lavictoire située au 1160 Grande-Côte, Berthier-en-Haut. La terre a été donnée à l'ancêtre Louis, au temps de la Nouvelle-France.



La maison de l'arrière-grand-père Henri Olivier située dans le rang Rivière Bayonne Nord à Ste-Élisabeth. Elle fut ensuite léguée à Zéphirin puis à Lucien.

**« Dans de vieux albums,
parfois, les enfants regarderaient d'antiques portraits. »**

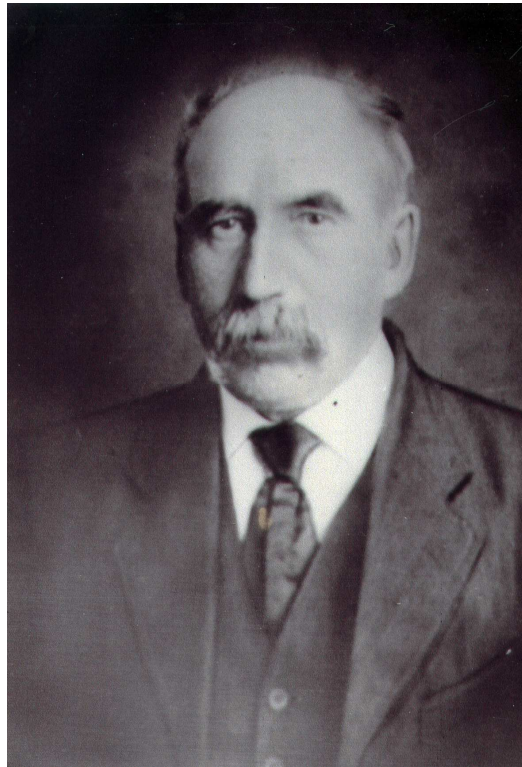


Mes grands-parents paternels, Zéphirin Olivier et Germina Desrosiers.



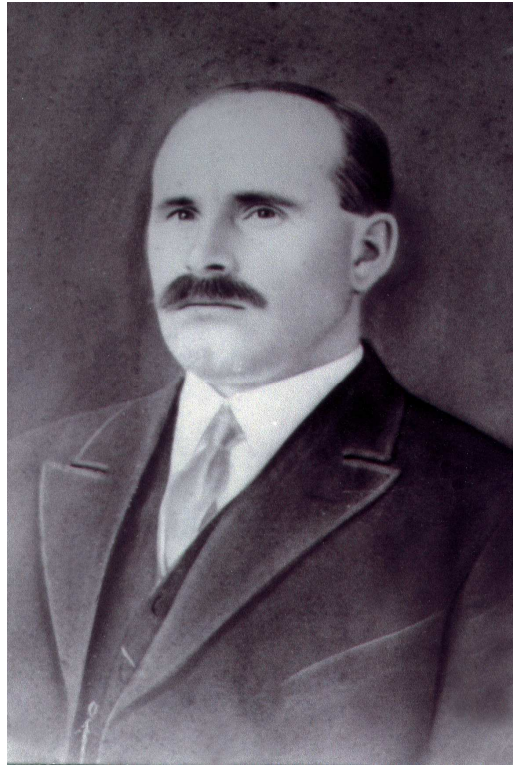
Grand-mère Germina Desrosiers, grand-père Zéphirin Olivier, leur fils Georges – mon père - et leur fille Lucienne devenue Sœurs de la Providence.

Famille Roch dit Fuseau



Louis-Ludger Roch et Mathilde Coutu, arrière-grands-parents maternels.





Édouard Roch et Louisiane Laporte, grands-parents maternels de Réjean Olivier.



Famille Jetté



Mathilde Perreault, épouse d'Aimé Jetté, mère et père de Joseph Jetté, arrière-grands-parents maternels de Yolande Pelletier Olivier.



Joseph Jetté et Marie-Louise Lamarche, père et mère d'Irène Jetté Pelletier et grands-parents maternels de Yolande Pelletier Olivier. Enfants : leur fils Henri dans les bras du père et Frédéric (décédé en bas âge) dans les bras de la mère.

Famille St-André



Victorine Desrosiers, mère d'Albertine St-André, grand-mère d'Arsène Pelletier; elle est l'épouse en 1^{res} noces de Liguori St-André décédé à 42 ans; ils sont les arrière-grands-parents paternels de Yolande Pelletier Olivier. Sur la photo, Victorine est photographiée avec son autre époux.

Famille Pelletier



Hiéronime (Jérôme) Pelletier et Georgiana (Anna) Jetté, grands-parents d'Arsène Pelletier et arrière-grands-parents paternels de Yolande Pelletier Olivier.



Joseph Pelletier et Albertine St-André, grands-parents paternels de Yolande Pelletier Olivier, lors de leur 50^e anniversaire de mariage, le 20 janvier 1964.



Irène Jetté et Arsène Pelletier, parents de Yolande Pelletier Olivier.



Arsène Pelletier, époux d'Irène Jetté et père de Yolande Pelletier Olivier.



Arsène Pelletier, époux d'Irène Jetté et père de Yolande Pelletier Olivier à sa maison natale de St-Alexis, Grande Ligne.



Irène Jetté Pelletier, mère de Yolande Pelletier Olivier.



Irène Jetté Pelletier, mère de Yolande Pelletier Olivier.



Arsène Pelletier, époux d'Irène Jetté.

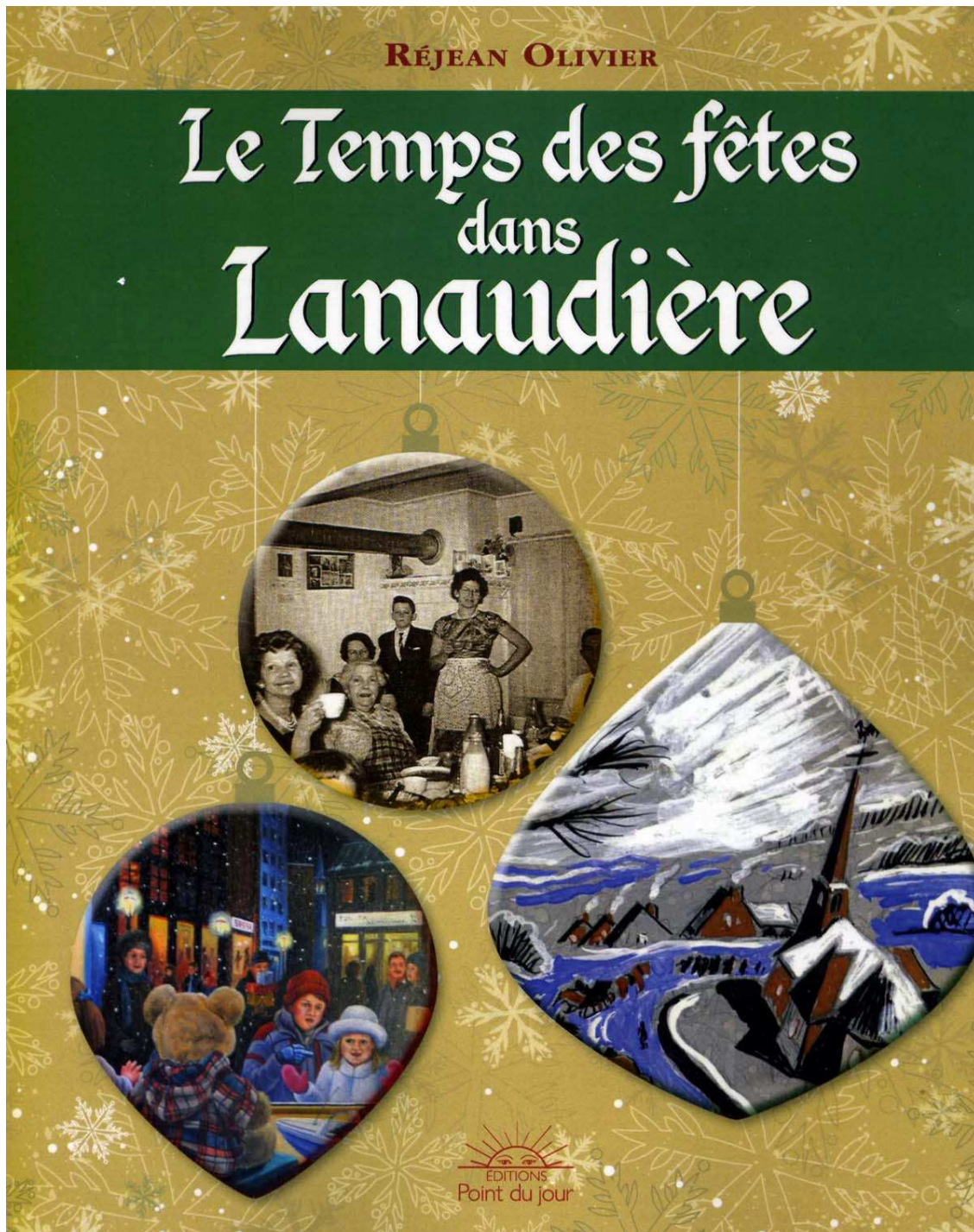


Maison d'Odilon Lamarche et de Marie Forest à St-Jacques, parents de Marie-Louise et grands-parents d'Irène Jetté Pelletier, rue Ste-Anne à St-Jacques.



Maison de Joseph Jetté et de Marie-Louise Lamarche, parents d'Irène Jetté Pelletier, rang des Continuations à St-Jacques.

Le Temps des Fêtes dans Lanaudière (2011)



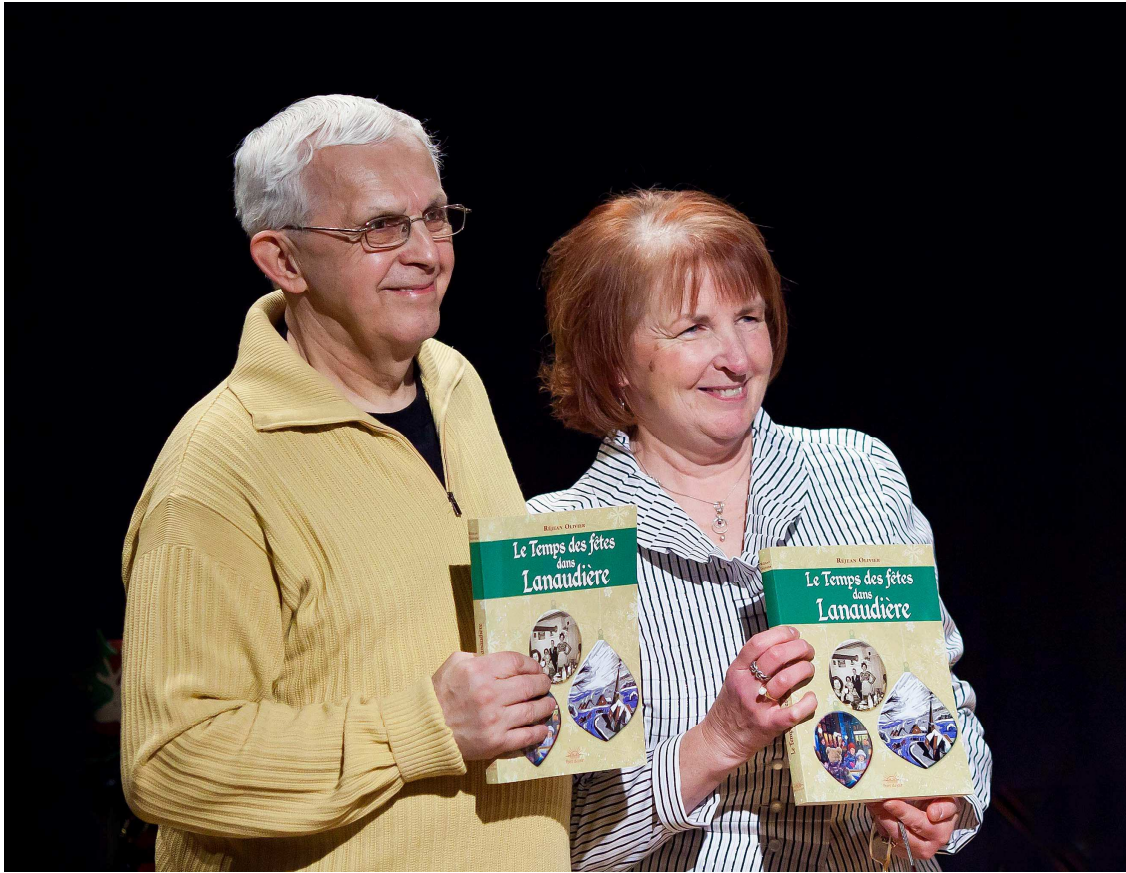
https://www.worldcat.org/title/temps-des-fetes-dans-lanaudiere/oclc/814659091&referer=brief_results



Réjean Olivier avec mon infographe, Renald Bergeron.



Lancement du livre *Le temps des fêtes dans Lanaudière*, à Joliette le 10 décembre 2011 : Réjean Olivier, auteur, Nicole Destrempe, d.g. de la SNQL, Yolande Gingras, éditrice, André Hénault, préfet de la MRC de Joliette, Louise Plante-Nantel qui a lu le poème de Rina Lasnier et René Laurin, maire de Joliette.



Lancement du livre *Le Temps des fêtes dans Lanaudière* le 10 décembre 2011 à Joliette, l'auteur Réjean Olivier en compagnie de son éditrice, Yolande Gingras.



Première rangée : André Héneault, préfet de la MRC de Joliette et maire de St-Charles-Borromée, Réjean Olivier et René Laurin, maire de Joliette; 2^e rangée : Alain Bergmans et Francine Raynauld, député à Ottawa.



Yolande Gingras, éditrice, présente Réjean Olivier, auteur du livre *Le Temps des Fêtes dans Lanaudière*.



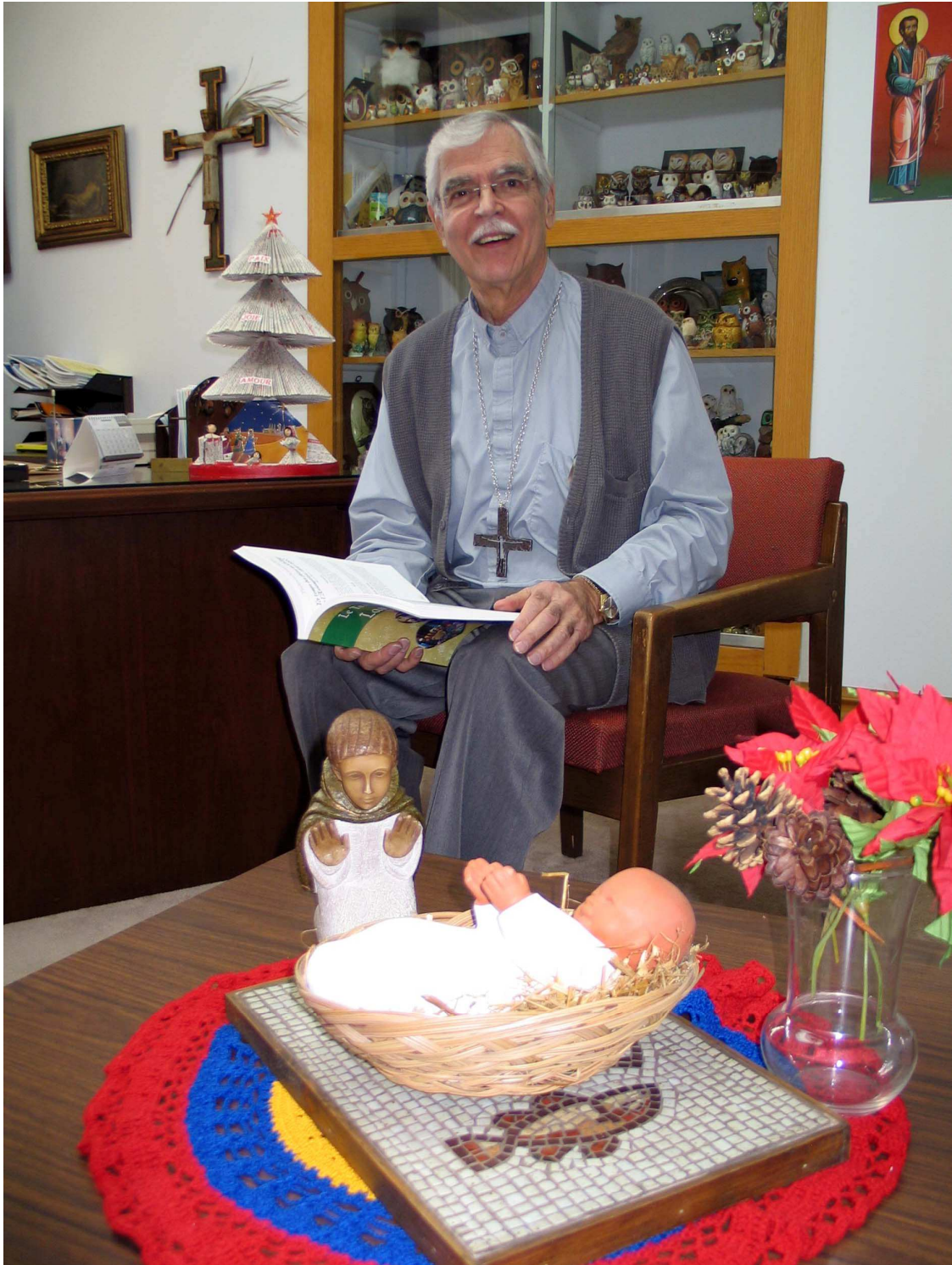
Réjean Olivier autographie son livre à une amie, Fernande Desmarais Richard.



Irénée Chevette, son épouse, Madeleine Morin, et leur neveu Réal Chevette.



Réjean Olivier présente son livre à Mgr Gilles Lussier.



Mgr Gilles Lussier dans son bureau personnel décoré pour la Noël.



Le Dr Jean Depelteau, Yolande Pelletier et Réjean Olivier.



Scott McKay, député provincial, Réjean Olivier et Yolande Gingras.



Geneviève Carré, conjointe de Stéphane Olivier, sa mère Gisèle Girard Carré et Réjean Olivier.



Réjean Olivier en présence des marraines du lancement de son dernier livre. Debout à l'arrière : Danielle Lacroix, D.G. du Collège de l'Assomption, Laurette Jobin-Morin, conseillère municipale à la Ville de L'Assomption, Chantal Deschamps, préfète de la MRC de L'Assomption et mairesse de Repentigny et Isabelle Drainville, comédienne qui a lu le texte « Les avents » de Michèle Le Normand.



Charles et Romy Olivier, enfants de Stéphane, et leur grand-père Réjean.



Romy Olivier, fille de Stéphane, et leur grand-père Réjean.



Réjean Olivier et Chantal Deschamps, mairesse de Repentigny et préfète de la MRC de L'Assomption.



Réjean Olivier et Danielle Lacroix, directrice générale du Collège de l'Assomption.



Marie Côté, Jocelyne Des Rosiers et Dorothy Leigh.



Claudette Richer, artiste peintre, Luc Grypinich et Réjean Olivier.



Jacques Cadieux, ex-professeur, Réjean Olivier, ex-bibliothécaire, et Jocelyn Gariépy, ex-professeur au Collège de l'Assomption.



Réjean Olivier et Louise Brissette, poète, auteure et librettiste.



Réjean Olivier et Gilles Gélinas, ex-professeur au Collège de l'Assomption.



Yolande Pelletier Olivier et Brigitte Olivier Asselin.



Me Jean Héту, historien de Lavaltrie et président de la Société d'histoire de Lavaltrie.



Claude Daigneault, auteur et éditeur lanaudois.



Isabelle Drainville, comédienne a lu le texte « Les avents » de Michèle Le Normand.



Marie-Claude Ainey, gagnante du Prix de fiction Réjean Olivier 2010 (Concours littéraire de Lanaudière) et Réjean Olivier.



Les sœurs Brassard ont été invitées au lancement du livre *Le temps des fêtes dans Lanaudière* par Monsieur Réjean Olivier, le 11 décembre 2011 dans le Hall IGA au Théâtre Hector-Charland à L'Assomption. Elles interpréteront pour l'occasion de belles chansons de Noël.

<https://www.youtube.com/watch?v=m6OAwO4Prfs>



Merci aux Sœurs Brassard pour leur accompagnement musical au lancement du livre de Réjean Olivier.

Autres prestations des Sœurs Brassard:
<https://www.youtube.com/user/lessoeursbrassard>

L'église de Sainte-Geneviève de Berthierville



Photos : Le monde en images (Denis Chabot)













L'église de Sainte-Geneviève est un lieu de culte catholique érigé de 1782 à 1787 et modifié de façon importante au cours de la première moitié du XIXe siècle. Le plan de cet édifice en pierre est composé d'une nef rectangulaire à trois vaisseaux et d'un chœur plus étroit terminé par une abside en hémicycle. Sa façade monumentale d'inspiration néoclassique comprend un corps central couronné d'un fronton arrondi au sommet et flanqué de deux tours légèrement en saillie surmontées d'un clocher à deux lanternes. Une sacristie en pierre, de plan rectangulaire à un étage et demi et coiffée d'un toit à deux versants droits, est greffée à l'abside dans le prolongement du chœur. L'église est implantée en retrait de la voie publique et fait face à un grand espace paysager qui dégage une vue sur le fleuve Saint-Laurent. L'église de Sainte-Geneviève est située dans la municipalité de Sainte-Geneviève-de-Berthier et forme une enclave dans la ville de Berthierville.

Ce bien est classé immeuble patrimonial. Il fait également partie du site patrimonial de Sainte-Geneviève.





Ces œuvres-là font la joie et la richesse d'un pays.
Elles sont peut-être
«La plus haute oraison qu'on ait jamais portée» (Péguy)
en terre québécoise.













L'église de Berthierville.



Le presbytère de Berthierville

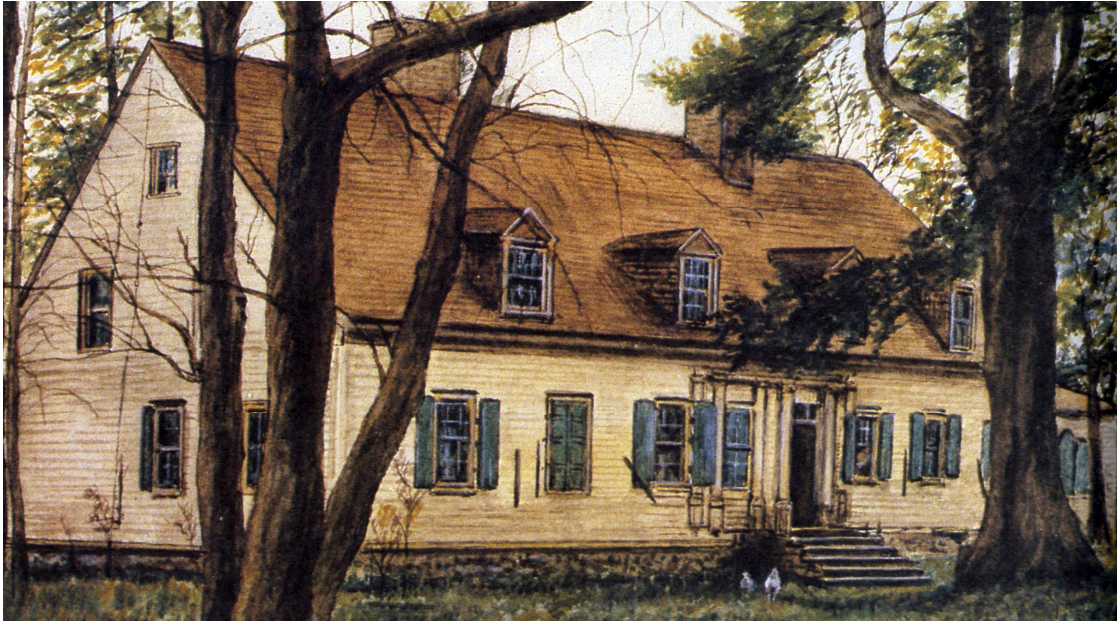




Alphonse Durand, architecte (1905)



Le manoir du seigneur Cuthbert



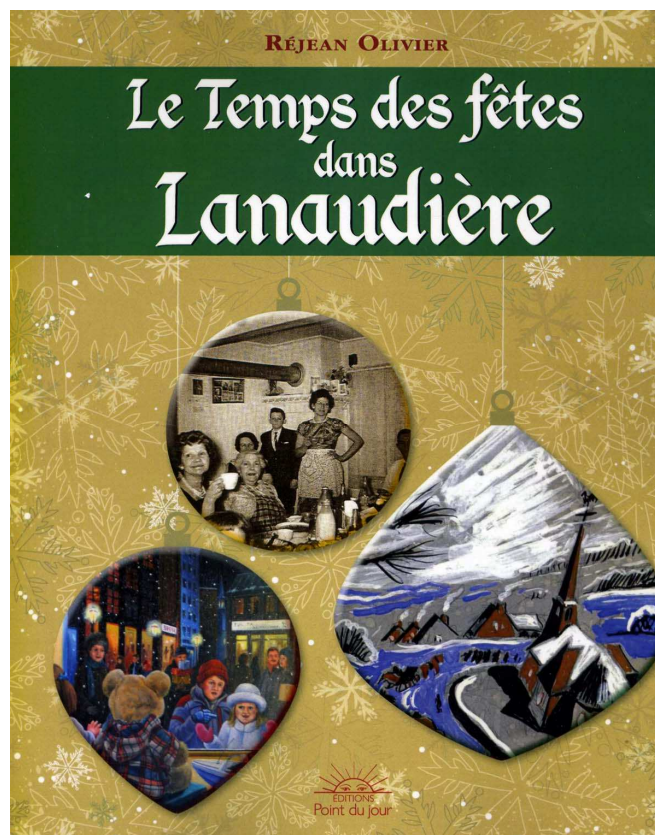
Le manoir de D'Autray



Près de Berthier-en-Haut, vers 1875, copie réalisée vers 1892. (Musée McCord)

« Grâce à ce livre et aux autres publications de Réjean Olivier, Lanaudière est sans doute la région québécoise la mieux documentée sur le temps des fêtes. »

Georges Arsenault



Si vous avez aimé ce livre, je vous conseille d'acquérir le livre format papier intitulé *Le Temps des Fêtes dans Lanaudière* qui est une anthologie de nos coutumes et traditions.

https://www.worldcat.org/title/temps-des-fetes-dans-lanaudiere/oclc/814659091&referer=brief_results

Recension du *Temps des Fêtes dans Lanaudière*

Depuis son enfance, Réjean Olivier, bibliothécaire à la retraite de Joliette, se passionne pour les traditions du temps des fêtes. Il s'est bâti une impressionnante collection de livres, de disques, d'ornements et d'œuvres d'art reliée aux célébrations des fêtes de Noël et du jour de l'An. Il a aussi incité les membres de sa famille et ses amis à consigner par écrit leurs souvenirs ou encore à composer des poèmes et des récits sur le thème des fêtes.

Dans *Le temps des fêtes dans Lanaudière*, Réjean Olivier présente un mélange de souvenirs, de légendes, de contes et de récits de résidents et d'anciens résidents de Lanaudière. Les uns ont vu le jour au XIXe siècle et les autres au XXe. Ainsi, parmi les 60 textes de la plume de 36 auteurs, on peut lire quelques contes d'Honoré Beaugrand, né en 1848, et un poème de Chantal Olivier, née en 1976.

Parmi les textes particulièrement intéressants, mentionnons « Souvenirs pour Félix-Antoine et Gabrielle » de Claude St-Jean. L'auteur transporte le lecteur aux années de son adolescence, à la fin des années 1950, et raconte avec force détails les activités qui se déroulaient dans sa famille et à l'école du début de l'avent jusqu'aux grandes fêtes familiales typiquement québécoises du jour de l'An dans sa famille maternelle, les Landry de Saint-Alexis.

L'ouvrage réserve une belle place aux artistes visuels de Lanaudière qui ont documenté le temps des fêtes et la saison hivernale. Des photos de leurs œuvres, certaines en couleur, sont parsemées à travers le livre et sont accompagnées de courtes notices biographiques. Parmi les autres illustrations, mentionnons des photos prises lors de fêtes de famille, surtout à l'occasion du jour de l'An. Les photos, par contre, sont relativement récentes. La plus vieille date de 1943.

Grâce à ce livre et aux autres publications de Réjean Olivier, Lanaudière est sans doute la région québécoise la mieux documentée sur le temps des fêtes.

Georges Arsenault, maîtrise en ethnologie

Voici, aux 3 pages suivantes, la liste des contes et récits de ce très beau livre.

Le rêve de la réalité

- 1) **La chasse-galerie, par Honoré Beaugrand,**
- 2) **Le fantôme de l'avare, par Honoré Beaugrand,**
- 3) **La petite martyre de Noël, par Louis-Joseph Doucet,**
- 4) **Le renard du père Durand, par Louis-Joseph Doucet,**
- 5) **Oncle Michel ; conte de Noël, par Louis-Joseph Doucet,**
- 6) **La guignolée à l'envers (Sainte-Geneviève de Berthier), par Réal Chevrette,**
- 7) **Pépère Joseph; variations sur des souvenirs d'enfance (Conte du Jour de l'An) (Sainte-Geneviève de Berthier), par Réal Chevrette,**
- 8) **Le jeune homme et l'enfant de la crèche (L'Industrie), par Réjean Olivier,**
- 9) **Un Noël spécial (Saint-Michel-des-Saints), par Marc Laporte,**
- 10) **Quand le Père Noël a les « bleus » (Rawdon), par Marc Laporte,**
- 11) **Le violon de Noël; conte, par Sébastien Olivier,**
- 12) **L'arrivée du Père Noël; poème, par Stéphane Olivier,**
- 13) **Noël; poème, par Jérôme Olivier,**
- 14) **Le petit ange, par Chantal Oliver,**
- 15) **Le sapin; poème, par Rina Lasnier,**
- 16) **Noël annoncé aux animaux, par Marc Brien,**
- 17) **La Fête des Rois ou Louis XVII à l'Île du Pads en 1875, par Réjean Olivier,**
- 18) **Les ratons de Noël; conte de La Visitation-de-l'Île-Dupas, par Michel Savage.**

La réalité du rêve

- 19) Le Jour de l'An à Berthier au début du 20e siècle, par Léo-Paul Desrosiers,**
- 20) Noël en 1921 à Sainte-Élisabeth, page Georges Olivier,**
- 21) La fête de Noël au Collège de l'Assomption en 1833, par Réjean Olivier,**
- 22) Le Temps des Fêtes au Collège de l'Assomption : 1832-1920, par Fernand Boulet,**
- 23) Les avents (L'Assomption), par Michelle Le Normand,**
- 24) Le Jour de l'An (L'Assomption), par Michelle Le Normand,**
- 25) Les petits Jésus (L'Assomption), par Michelle Le Normand,**
- 26) Chronique du sud de Lanaudière : le Jour de l'An chez mon grand-père Pauzé (L'Assomption), par Mario Pausé,**
- 27) Souvenirs pour Félix-Antoine et Gabrielle (Saint-Alexis), par Claude St-Jean,**
- 28) Petit Noël (Joliette), par Camille Bonin,**
- 29) Une leçon du passé; conte de Noël (Joliette), par Camille Bonin,**
- 30) Noël de guerre; conte (Joliette), par Camille Bonin,**
- 31) Deux cœurs se retrouvent; conte de Noël (Joliette), par Camille Bonin,**
- 32) L'attrait de la divine crèche; conte de Noël (Joliette), par Camille Bonin,**
- 33) Veillée de Noël et La messe de minuit, par Adolphe Nantel,**
- 34) L'esprit de clocher; un oiseau qui parle (Berthierville), par Gilles Tessier,**
- 35) Noël 1945... J'avais 11 ans (Berthierville), par Gilles Tessier,**
- 36) Un vrai conte de Noël au pays de mes racines; messe de minuit, Les anges dans nos campagnes et réveillon (Saint-Thomas), par Fernande Desmarais Richard,**
- 37) Les Noëls d'antan (Sainte-Mélanie), par Marcel Ducharme,**
- 38) Noël en famille avec nos amis les Parent (Sainte-Élisabeth), par Georgette Olivier Forest,**

- 39) Un cadeau embarrassant (Sainte-Élisabeth), par Daniel Olivier,
- 40) Noël approche, Noël approche (Sainte-Élisabeth), par Réjean Olivier,
- 41) La préparation de la crèche à l'église de Sainte-Élisabeth, par Réjean Olivier,
- 42) La préparation de Noël chez le père Lavictoire (Sainte-Élisabeth) par Réjean Olivier,
- 43) Le Jour de l'An chez grand-père Roch (Sainte-Élisabeth), par Réjean Olivier,
- 44) Souvenirs des Jours de l'An d'autrefois (Sainte-Élisabeth), par Réjean Olivier,



**Georges OLIVIER
Édouardina Roch
et leurs enfants
vers 1950**

Photo : Joseph Olivier des États-Unis, un midi de la semaine alors que notre père Georges Olivier travaillait à la Crèmerie coopérative de Sainte-Élisabeth.



**Les enfants d'Édouardina Roch et de Georges Olivier en 2013.
Georgette, Lucienne, Thérèse, Daniel, Ghislaine, Brigitte, Michelle et Réjean.**

Parenté entre Léo-Paul Desrosiers et Réjean Olivier

1- Louis OLIVIER 1^{er} ancêtre québécois

2- François Olivier

3- François Olivier et Euphrosine Aurez-Laferrière

4- Henri Olivier Maxime Olivier

5- Zéphirin Olivier Marie Olivier épouse de Louis Desrosiers

6- Georges Olivier Léo-Paul Desrosiers

7- Réjean Enfants de Léo-Paul

8- Sébastien Petits-enfants de Léo-Paul Desrosiers
Stéphane
Jérôme
Et Chantal

5- Zéphirin Olivier époux de Germina Desrosiers

1- Vincent Desrosiers (grand-père)

2- Louis Desrosiers (père) époux de Marie Olivier fille de Maxime (né le 22 mai 1820) époux de Julie Péloquin

Marie est la cousine germaine de Zéphirin.

Léo-Paul Desrosiers est le petit-cousin de Georges Olivier.

Il est donc le petit petit-cousin de Réjean Olivier.

3- Léo-Paul Desrosiers (fils)

Maxime Olivier

Germina Desrosiers – son père et sa mère



Maison de Georges Olivier, bedeau de Sainte-Élisabeth, au 41 rue St-Thomas.



Magie du Temps des Fêtes (Lise Auger)



La vieille maison après la tempête (Clarence Gagnon, 1922)

Pot-pourri familial et noéliste

« La famille c'est une richesse incroyable, ça donne des outils pour affronter les moments extraordinaires, les moments plus difficiles, les hauts et les bas. »

Céline Dion



**La Famille Pelletier Olivier en 1983.
(Photo: Christian Rouleau)**



**La Famille Pelletier Olivier en 1985. J'avais demandé à mes enfants d'être disponibles un samedi soir pour une séance de photos. C'était mon cadeau de Noël!
(Photo: Christian Rouleau)**



Grand-père Georges Olivier, sacristain de Ste-Élisabeth, avec ses petits-enfants (1986).



La Famille Pelletier Olivier en 2010.
Stéphane, Yolande, Jérôme, Isabelle Alexandre, Sébastien, Charles et Raphaël,
Geneviève, Romy, Chantal et Vincent.



La Famille Pelletier Olivier en 2010.



Chaque année, en décembre, Emmanuel de la Pâtisserie St-Viateur me confectionne des couronnes de Noël. À droite : Daniel Joly, propriétaire.



Une de mes peintures préférées de Denise Dulong : la visite surprise du Père Noël.



Denis Dulong artiste peintre de Village St-Pierre.



La Poudrerie par Joseph-Charles Franchère. Cette maison St-Aubin était située à l'angle du rang de la Rivière et du chemin St-Norbert. Ce tableau original appartenait au Juge Émery Ladouceur de Joliette et il a été vendu à un riche collectionneur des œuvres de Franchère à Montréal, par Denise Ladouceur, fille du juge. Ce dernier était l'époux d'Alberta Lutgarde Desrosiers, mariés le 20 avril 1903; elle était la fille d'Alexis Desrosiers et de Marguerite L'Épiciier. Alberta Lutgarde Desrosiers était la demi-sœur de Franchère et la fille du Dr Gédéon Desrosiers.



Émery Ladouceur. Photo : André Larose.



La Poudrerie (Huile sur carton, 24 po. x 36 po. - 1974) par Monique Benoît. Reproduction d'un tableau de Joseph-Charles Franchère. L'abbé J.-Hector Geoffroy a pris une photo du dit tableau à partir de laquelle la reproduction a été faite par Monique Benoît. Voir l'article « Le peintre Franchère à St-Félix-de-Valois, 1866-1921 » par Réjean Olivier.

La Poudrerie par Monique Benoît a remporté le 3^e prix au Grand tirage des duchesses 1974 de l'Exposition régionale de Berthier (Voir page 20 du catalogue de l'exposition). Elle fut gagnée par madame Francine Perreault, du 50 de la rue Bousquet à Joliette... et vendue à Réjean Olivier le 1^{er} août 1974.



Les biscuits couronnes de ma sœur Brigitte Olivier Asselin.



... et ceux de ma fille Chantal devant la crèche de sa grand-mère Irène Jetté Pelletier.



La famille David Cornellier le soir de la Noël 2003 à la cathédrale de Joliette. Pour un amateur de tout ce qui touche au Temps des Fêtes comme moi, j'aime bien cette photo.



**Isabelle, Alexandre, Raphaël et Sébastien Olivier veillent
devant le sapin des grands-parents Pelletier Olivier à Joliette.**



Grand-père Georges Olivier et le Père Noël.



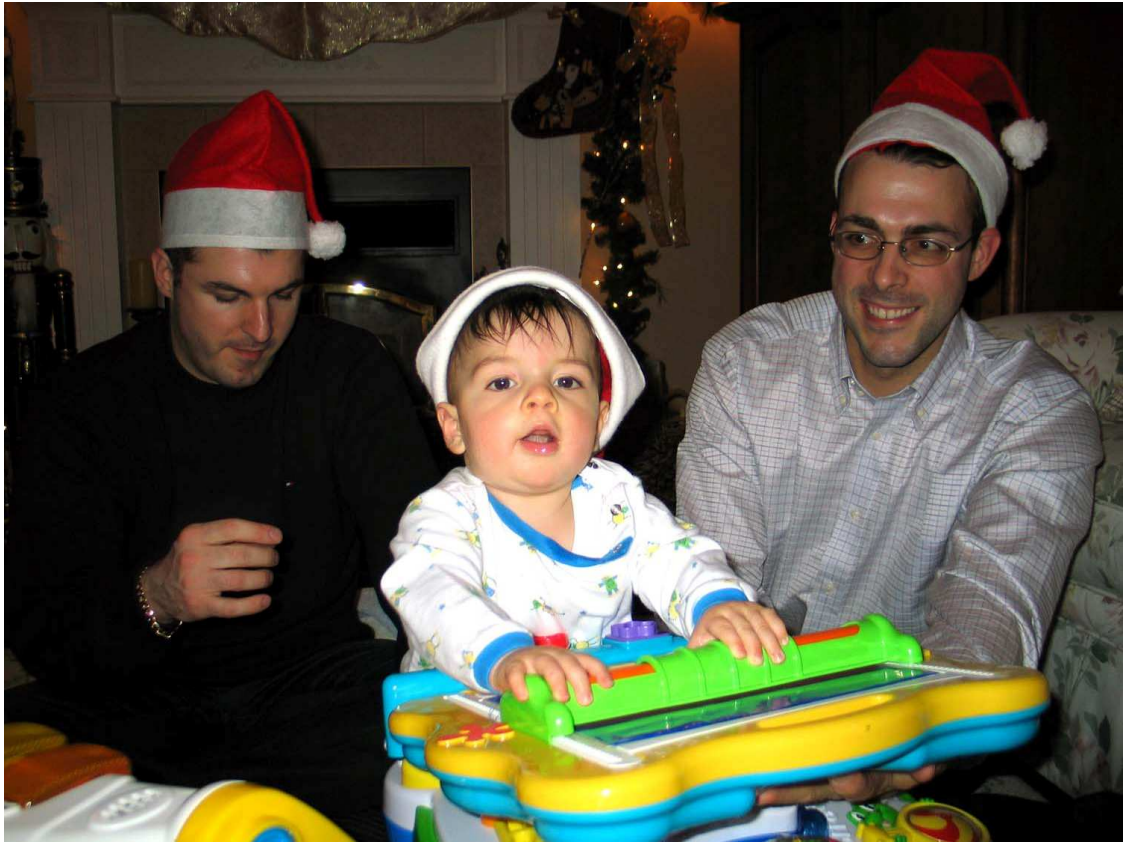
Et le Père Noël du 209 St-Barthélemy Nord s'apprête à recevoir ses petits-enfants.



Grand-mère Yolande Pelletier Olivier et ses petits-fils Alexandre et Raphaël. Ce dernier s'apprête à chanter un cantique de Noël à la surprise de celle-ci.



Grand-mère Yolande Pelletier Olivier avec son petit-fils Raphaël.



Oncle Jérôme, Charles et son père Stéphane Olivier.



Romy Olivier à la crèche chez les grands parents Pelletier Olivier à Joliette.



La Famille Carré Olivier devant l'arbre de Noël chez les Pelletier Olivier à Joliette.



Vitrail de la Sainte-Famille par Olivier Ferland, maître-verrier natif de Ste-Élisabeth. Réjean Olivier a fait faire un vitrail pour chacun de ses 4 enfants.



Carte virtuelle des Frères Lavoie de St-Côme.



Carte virtuelle d'Éric Ladouceur poète de St-Norbert.



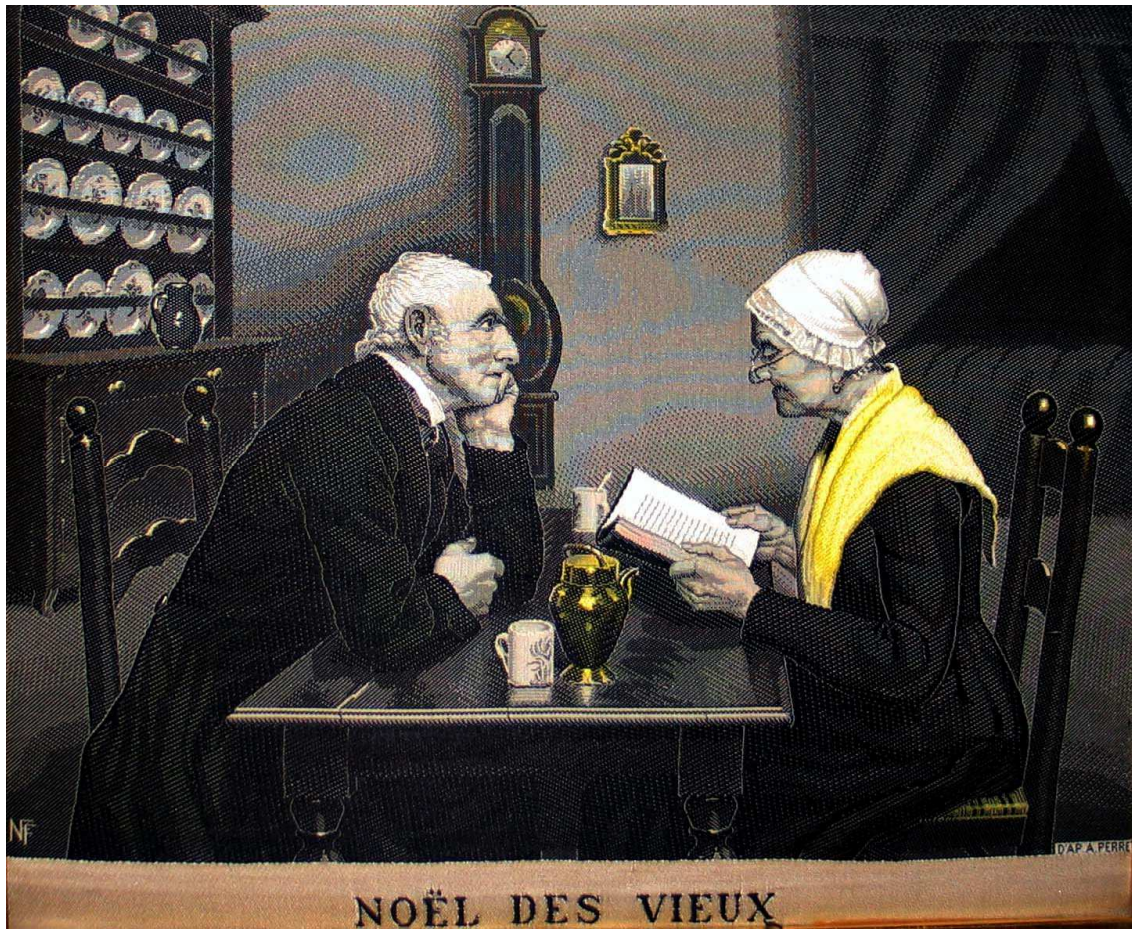
Crèche de René Thibault, artisan de Québec, ayant appartenu à l'abbé François Lanoue, mon professeur de français en Versification (1955-1956) et directeur spirituel. Je l'ai acquise alors qu'il était retraité à l'évêché de Joliette. C'est pour moi un souvenir du temps de mes études.



Une autre de mes crèches dans le fléché.



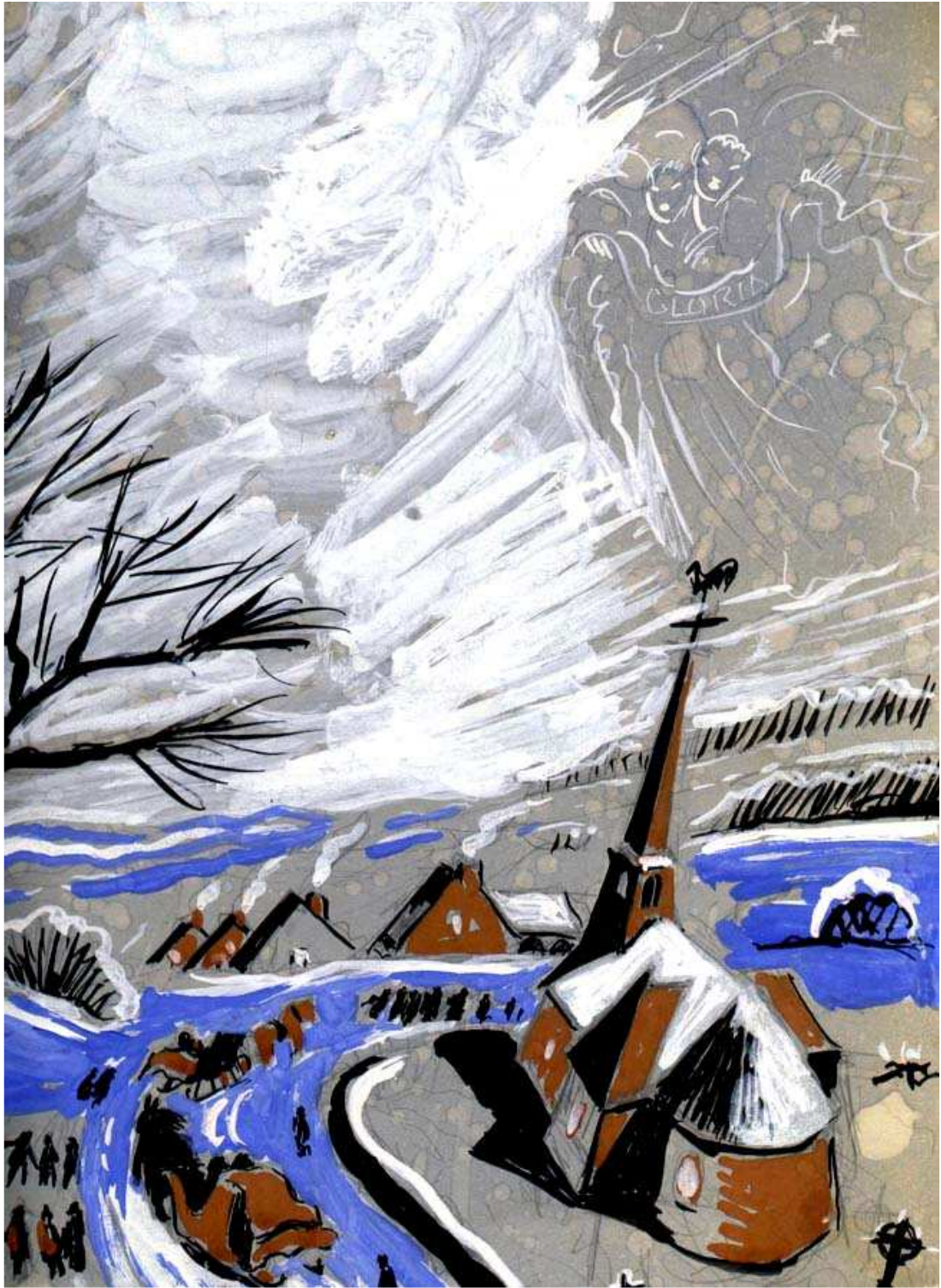
Voici mes 2 derniers livres format papier. Chacun m'a demandé une année complète de recherche. J'ai aimé mettre en valeur notre belle région. Puis ce fut pour moi l'avènement du livre numérique. Celui-ci est mon 80^e. Si on additionne les livres format papier au nombre de 240, nous arrivons au nombre de 320 titres dûment déposés dans les bibliothèques nationales. Un beau loisir!



**La Noël des vieux. Tapisserie d'après A. Perret.
Voici le tableau qui m'accompagne durant mes vieux jours...**



Carte de Noël par Wilfrid Corbeil.



**L'église de St-Paul de l'Industrie. Gouache de Wilfrid Corbeil.
Collection Yolande Pelletier et Réjean Olivier.
(*L'Estudiant*, vol. xiii, no 2, novembre - décembre 1948. Page 16)**

**Pour terminer mon livre...
Hommage à Louis Grypinich
relieur noéliste pour le bibliophile Olivier**



Le relieur d'art lanaudois Louis Grypinich est venu me porter des exemplaires de mon *Temps des Fêtes dans Lanaudière* reliés plein cuir sous boîtier. C'est le cadeau de Noël pour chacun de mes enfants.



De belles reliures noélistes uniques.



Louis Grypinich a eu la chance de relier un manuscrit original tout enluminé par une religieuse cloîtrée du Monastère Sainte-Marie-Reine-des-Cœurs de Chertsey. Voici une pièce du 21^e siècle tout comme on en faisait au Moyen Âge et à la Renaissance.

<http://www.bethleem.org/monasteres/chertsey.php>



Des enluminures uniques présentées devant le sapin et la crèche de la Famille Pelletier Olivier de Joliette en ce début de décembre 2014.



Sainte Marie Mère de Dieu.



La nativité.



Le crucifiement.



Les reliures noélistes avec le manuscrit original: le *Lectionnaire des solennités*.

Table des matières

Le Jour de l'An à Berthier-en-Haut au début du 20e siècle, par Léo-Paul Desrosiers, page 15

Les Avents, Les petits Jésus et Le Jour de l'An, par Michèle Le Normand, page 57

Noël en 1921 à Sainte-Élisabeth, par Georges Olivier, page 71

Le Jour de l'An chez grand-père Roch, par Réjean Olivier, page 77

Traditions d'antan et photos de famille, page 85



L'Estudiant, 1948.
Devant la crèche, par Maximilien Boucher





À droite, crèche faite par la Chocolaterie Mathilde Fyes (Oka) acquise au Marché de Noël de Joliette par une artisane chocolatière de Rawdon.



Bûches naturelles faites par Réjean Olivier.



JOYEUX NOËL

HEUREUSE ET SAINTE

ANNÉE 2015 À TOUS



Téléchargé le 9 décembre 2014